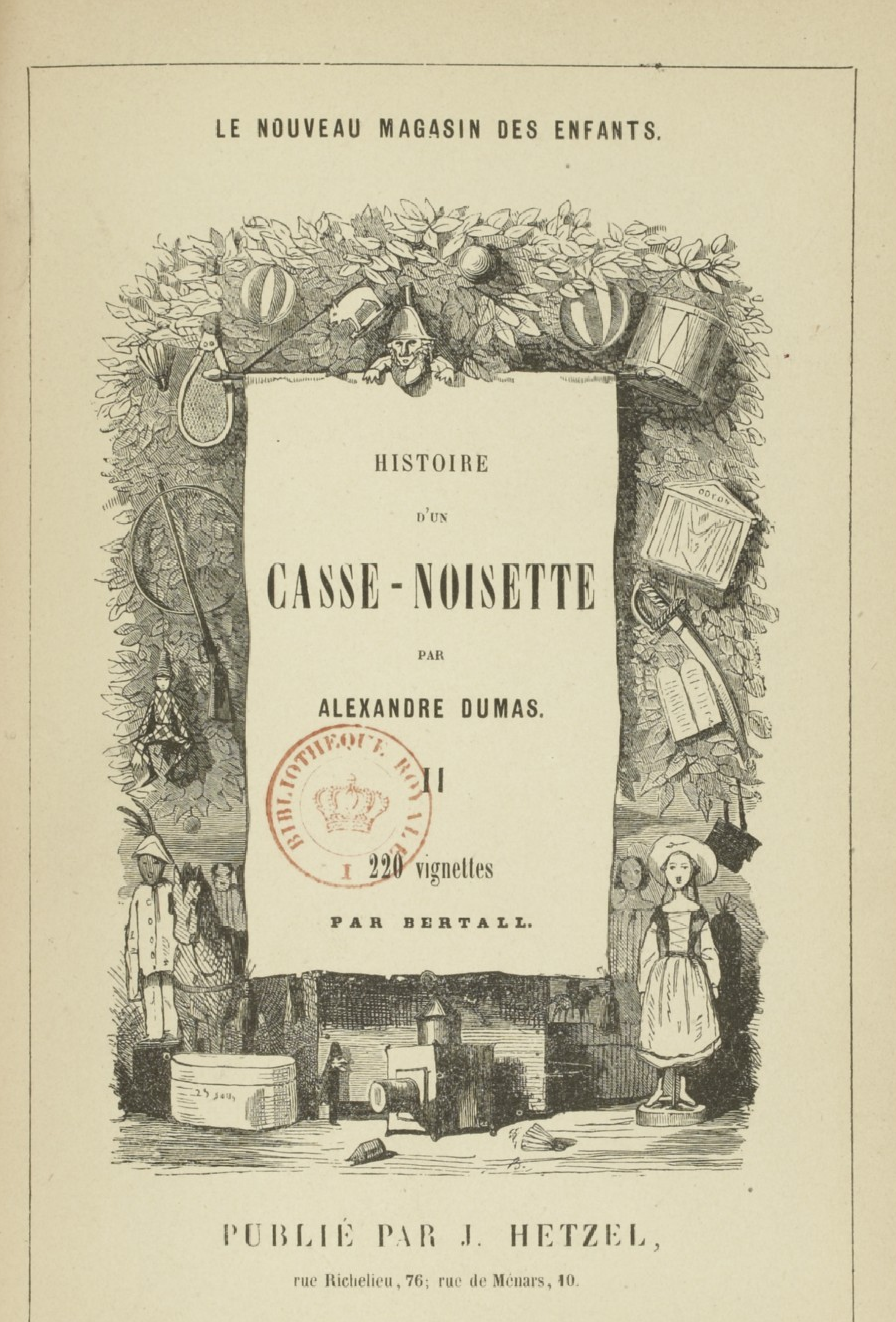


Histoire d'un casse-noisette, par Alexandre Dumas. Illustré par Bertall



LE NOUVEAU MAGASIN DES ENFANTS.



HISTOIRE

D'UN

CASSE-NOISETTE

PAR

ALEXANDRE DUMAS.

II

220 vignettes

PAR BERTALL.

PUBLIÉ PAR J. HETZEL,

rue Richelieu, 76; rue de Ménars, 10.

HISTOIRE

D'UN

CASSE-NOISETTE.

2

IMPRIMERIE SCHNEIDER ET LANGRAND, RUE D'ERFURTH, 1.

Papeterie d'Essonne.

HISTOIRE

D'UN

CASSE-NOISETTE

PAR

ALEXANDRE DUMAS.

Illustré par Bertall.

II

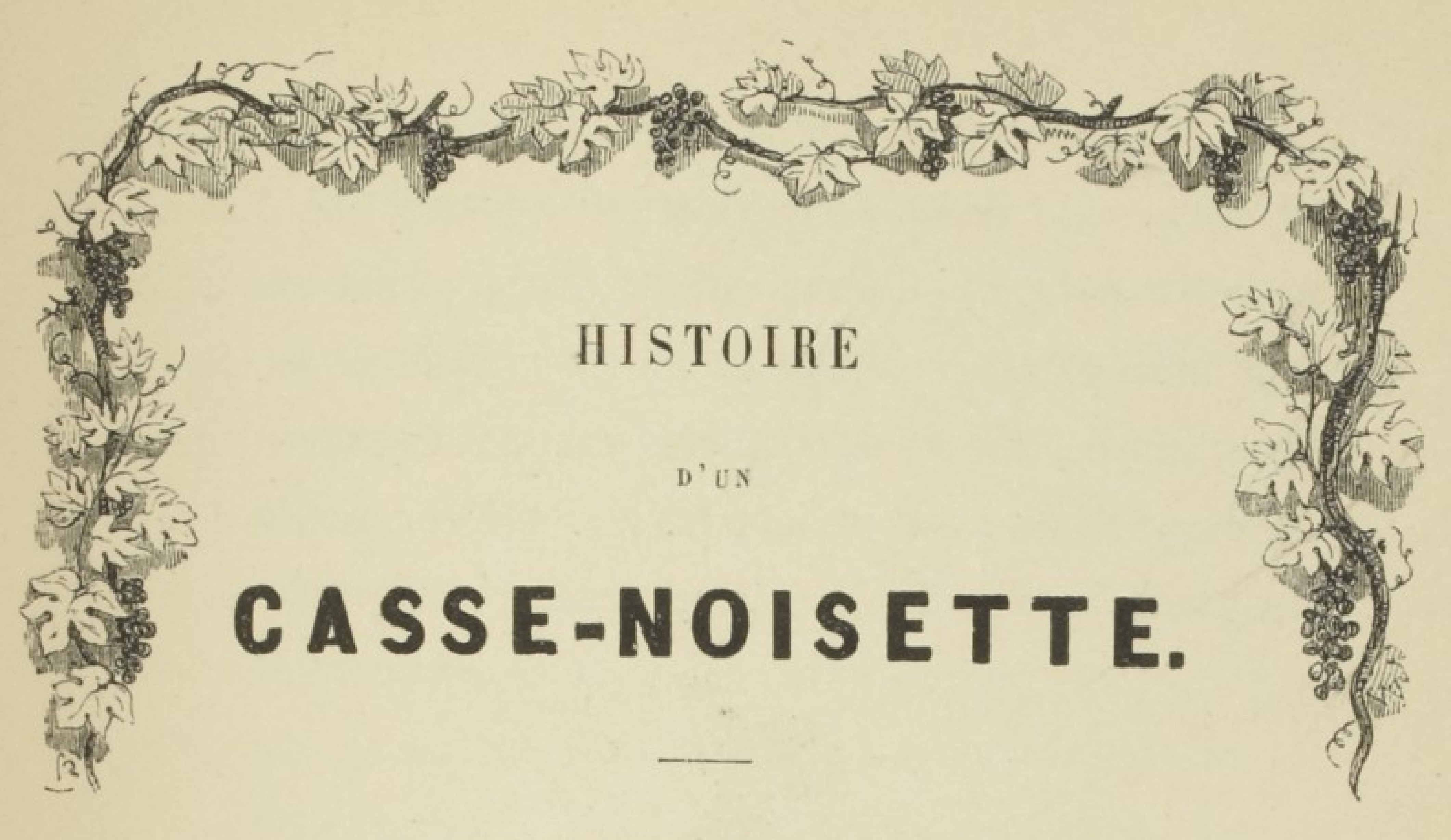


PARIS.

PUBLIÉ PAR J. HETZEL,

RUE DE RICHELIEU, 76. — RUE DE MÉNARS, 10.

1845



HISTOIRE

D'UN

CASSE-NOISETTE.

Suite de l'Histoire de la noisette Krakatuk et de la princesse Pirlipate.

Comment, malgré toutes les précautions prises par la reine, dame Souriçonne accomplit sa menace à l'endroit de la princesse Pirlipate.

Maintenant, mes chers enfants, vous savez aussi bien que moi, n'est-ce pas, pourquoi la reine faisait garder avec tant de soin la miraculeuse petite princesse Pirlipate ; elle craignait la vengeance de dame Souriçonne, car, d'après ce que dame Souriçonne avait dit, il ne s'agissait de rien moins, pour l'héritière de l'heureux petit royaume sans nom, que de la perte de sa vie ou tout au moins de sa beauté, ce qui, assure-t-on, pour une femme est bien pis encore. Ce qui redoublait surtout l'inquiétude de la tendre mère; c'est que les machines

de maitre Drosselmayer ne pouvaient absolument rien contre l'expérience de dame Souriçonne. Il est vrai que l'astronome de la cour, qui était en même temps grand augure et grand astrologue, craignant qu'on ne supprimât sa charge comme inutile, s'il ne donnait pas son mot dans toute cette affaire, prétendit avoir lu dans les astres d'une manière certaine que la famille de l'illustre chat Murr était seule en état



de défendre le berceau de l'approche de dame Souriçonne. C'est pour cela que chacune des six gardiennes fut forcée de tenir sans cesse sur ses genoux un des mâles de cette famille, qui, au reste, étaient attachés à la cour en qualité de secrétaires intimes de légation, et devait, par un grattement délicat et prolongé, adoucir à ces jeunes diplomates le pénible service qu'ils rendaient à l'État.

Mais un soir, il y a des jours, comme vous le savez, mes enfants, où l'on se réveille tout endormi, un soir, malgré

tous les efforts que firent les six gardiennes qui se tenaient autour de la chambre chacune un chat sur ses genoux et les deux surgardiennes intimes qui étaient assises au chevet de la princesse, elles sentirent le sommeil s'emparer d'elles progressivement. Or, comme chacune absorbait ses propres sensations en elle-même, se gardant bien de les confier à sa compagne, dans l'espérance que celle-ci ne s'apercevrait pas de son manque de vigilance et veillerait à sa place tandis qu'elle dormirait, il en résulta que les yeux se fermèrent successivement, que les mains qui grattaient les matous s'arrêtèrent à leur tour, et que les matous n'étant plus grattés profitèrent de la circonstance pour s'assoupir.



Nous ne pourrions pas dire depuis combien de temps durait cet étrange sommeil, lorsque, vers minuit, une des surgardiennes intimes s'éveilla en sursaut. Toutes les personnes qui l'entouraient semblaient tombées en léthargie ; pas le moindre ronflement, les respirations elles-mêmes étaient arrêtées ; partout régnait un silence de mort, au milieu duquel on n'entendit que le bruit du ver piquant le bois : mais que devint la surgardienne intime, en voyant près d'elle une



grande et horrible souris qui, dressée sur ses pattes de derrière, avait plongé sa tête dans le berceau de Pirlipatine, et paraissait fort occupée à ronger le visage de la princesse ? Elle se leva en poussant un cri de terreur. A ce cri, tout le

monde se réveilla ; mais dame Souriçonne, car c'était bien elle, s'élança vers un des coins de la chambre. Les conseillers intimes de légation se précipitèrent après elle ; hélas ! il était



trop tard, dame Souriçonne avait disparu par une fente du plancher. Au même instant, la princesse Pirlipate, réveillée par toute cette rumeur, se mit à pleurer. A ces cris, les gardiennes et les surgardiennes répondirent par des exclamations de joie. Dieu soit loué ! disaient-elles. Puisque la princesse Pirlipate crie, c'est qu'elle n'est pas morte. Et alors elles accoururent au berceau ; mais leur désespoir fut grand lorsqu'elles virent ce qu'était devenue cette délicate et charmante créature !

En effet, à la place de ce visage blanc et rose, de cette petite tête aux cheveux d'or, de ces yeux d'azur, miroir du ciel, était plantée une immense et difforme tête sur un corps



contrefait et ratatiné. Ses deux beaux yeux avaient perdu leur couleur céleste, et s'épanouissaient, verts, fixes et hagards, à fleur de tête. Sa petite bouche s'était étendue d'une oreille à l'autre, et son menton s'était couvert d'une barbe cotonneuse et frisée, on ne peut plus convenable pour un vieux polichinelle, mais hideuse pour une jeune princesse.

En ce moment la reine entra ; les six gardiennes ordinaires et les deux gardiennes surintimes se jetèrent la face



contre terre, tandis que les six conseillers de légation regardaient s'il n'y avait pas quelque fenêtre ouverte pour gagner les toits.

Le désespoir de la pauvre mère fut quelque chose d'affreux. On l'emporta évanouie dans la chambre royale.



Mais ce fut le malheureux père dont la douleur faisait surtout peine à voir, tant elle était morne et profonde. On fut obligé de mettre des cadenas à ses croisées, pour qu'il ne se précipitât point par la fenêtre, et de ouater son appartement, pour qu'il ne se brisât point la tête contre les murs. Il va sans dire qu'on lui retira son épée, et qu'on ne laissa traîner devant lui ni couteau ni four-



chette, ni aucun instrument tranchant ou pointu. Cela était d'autant plus facile qu'il ne mangea point pendant les deux ou trois premiers jours, ne cessant de répéter :

« O monarque infortuné que je suis ! ô destin cruel que tu es ! »

Peut-être, au lieu d'accuser le destin, le roi eût-il dû penser que, comme tous les hommes le sont ordinairement, il avait été l'artisan de ses propres malheurs, attendu que s'il avait su manger ses boudins avec un peu de lard de moins que d'habitude, et que, renonçant à la vengeance, il eût laissé dame Souriçonne et sa famille sous l'âtre, ce malheur qu'il déplorait ne serait point arrivé. Mais nous devons dire que les pensées du royal père de Pirlipatine ne prirent aucunement cette direction philosophique.

Au contraire, dans la nécessité où se croient toujours les puissants de rejeter les calamités qui les frappent sur de plus petits qu'eux, il rejeta la faute sur l'habile mécanicien Christian-Élias Drosselmayer. Et bien convaincu que s'il lui faisait dire de revenir à la cour, pour y être pendu ou décapité, celui-ci se garderait bien de se rendre à l'invitation, il le fit inviter au contraire à venir recevoir un nouvel ordre qu'il venait de créer rien que pour les hommes de lettres, les artistes et les mécaniciens. Maître Drosselmayer n'était pas exempt d'orgueil, il pensa qu'un ruban ferait bien sur sa

redingote jaune, et se mit immédiatement en route ; mais sa joie se changea bientôt en terreur : à la frontière du royaume, des gardes l'attendaient, qui s'emparèrent de lui et le conduisirent de brigade en brigade jusqu'à la capitale.



Le roi, qui craignait sans doute de se laisser attendrir, ne voulut pas même recevoir maître Drosselmayer lorsqu'il arriva au palais ; mais il le fit conduire immédiatement près du berceau de Pirlipate, faisant signifier au mécanicien que si, de ce jour en un mois, la princesse n'était point rendue à son état naturel, il lui ferait impitoyablement trancher la tête.

Maître Drosselmayer n'avait point de prétention à l'héroïsme, et n'avait jamais compté mourir que de sa belle



mort, comme on dit, aussi fut-il fort effrayé de la menace ; mais, néanmoins, se confiant bientôt dans sa science, dont sa modestie personnelle ne l'avait jamais empêché d'apprécier l'étendue, il se rassura quelque peu, et s'occupa immédiatement de la première et de la plus utile opération, qui était celle de s'assurer si le mal pouvait céder à un remède quelconque, ou était véritablement incurable, comme il avait cru le reconnaître dès le premier abord.

A cet effet, il démonta fort adroitement d'abord la tête, puis, les uns après les autres, tous les membres de la prin-



cesse Pirlipate, détacha ses pieds et ses mains pour en examiner plus à son aise, non-seulement les jointures et les

ressorts, mais encore la construction intérieure. Mais hélas ! plus il pénétra dans le mystère de l'organisation pirlipatine, mieux il découvrit que plus la princesse grandirait, plus elle deviendrait hideuse et difforme; il rattacha donc avec soin les membres de Pirlipate, et, ne sachant plus que faire ni que devenir, il se laissa aller, près du berceau de la princesse, qu'il ne devait plus quitter jusqu'à ce qu'elle eût repris sa première forme, à une profonde mélancolie.

Déjà la quatrième semaine était commencée, et l'on en était arrivé au mercredi, lorsque, selon son habitude, le roi entra pour voir s'il ne s'était pas opéré quelque changement dans l'extérieur de la princesse, et, voyant qu'il était toujours le même, s'écria, en menaçant le mécanicien de son sceptre :

— Christian-Élias Drosselmayer, prends garde à toi; tu n'as plus que trois jours pour me rendre ma fille telle qu'elle



était ; et si tu t'entêtes à ne pas la guérir, c'est dimanche prochain que tu seras décapité.

Maître Drosselmayer, qui ne pouvait guérir la princesse, non point par entêtement, mais par impuissance, se mit à pleurer amèrement, regardant, avec ses yeux noyés de lar-



mes, la princesse Pirlipate qui croquait une noisette aussi joyeusement que si elle eût été la plus jolie fille de la terre. Alors, à cette vue attendrissante, le mécanicien fut pour la première fois frappé du goût particulier que la princesse avait, depuis sa naissance, manifesté pour les noisettes, et de la singulière circonstance qui l'avait fait naître avec des dents. En effet, aussitôt sa transformation, elle s'était mise à crier, et elle avait continué de se livrer à cet exercice jusqu'au moment où, trouvant une aveline sous sa main, elle la cassa, en mangea l'amande, et s'endormit tranquillement. Depuis ce temps là, les deux surgardiennes intimes

avaient eu le soin d'en bourrer leurs poches, et de lui en donner une ou plusieurs aussitôt qu'elle faisait la grimace.

— O instinct de la nature! éternelle et impénétrable sympathie de tous les êtres créés! s'écria Jean-Christian-Élias Drosselmayer, tu m'indiques la porte qui mène à la découverte de tes mystères ; j'y frapperai, et elle s'ouvrira!

A ces mots, qui surprirent fort le roi, le mécanicien se retourna et demanda à Sa Majesté la faveur d'être conduit à l'astronome de la cour ; le roi y consentit, mais à la condition que ce serait sous bonne escorte. Maître Drosselmayer eût sans doute mieux aimé faire cette course seul; mais cependant, comme dans cette circonstance il n'avait pas le moins du monde son libre arbitre, il lui fallut souffrir ce qu'il ne put empêcher, et traverser les rues de la capitale escorté comme un malfaiteur.

Arrivé chez l'astrologue, maître Drosselmayer se jeta



dans ses bras, et tous deux s'embrassèrent avec des torrents de larmes, car ils étaient connaissances de vieille date, et s'aimaient fort ; puis ils se retirèrent dans un cabinet écarté, et feuilletèrent ensemble une quantité innombrable de livres qui traitaient de l'instinct des sympathies, des antipathies, et d'une foule d'autres choses non moins mystérieuses. Enfin, la nuit étant venue, l'astrologue monta sur sa tour, et aidé de maître Drosselmayer, qui était lui-même



fort habile en pareille matière, découvrit, malgré l'embarras des lignes qui s'entre-croisaient sans cesse, que, pour rompre le charme qui rendait Pirlipate hideuse, et pour qu'elle redevînt aussi belle qu'elle l'avait été, elle n'avait qu'une chose à faire, c'était de manger l'amande de la noisette Krakatuk, laquelle avait une enveloppe tellement dure,

que la roue d'un canon de quarante-huit pouvait passer sur elle sans la rompre. En outre, il fallait que cette coquille fût brisée en présence de la princesse par les dents d'un jeune homme qui n'eût jamais été rasé, et qui n'eût encore porté que des bottes. Enfin l'amande devait être présentée par lui à la princesse, les yeux fermés, et, les yeux fermés toujours, il devait alors faire sept pas à reculons et sans trébucher. Telle était la réponse des astres.

Drosselmayer et l'astronome avaient travaillé sans relâche, durant trois jours et trois nuits, à éclaircir toute cette mystérieuse affaire. On en était précisément au samedi soir, et le roi achevait son diner et entamait même le dessert,



lorsque le mécanicien, qui devait être décapité le lendemain au point du jour, entra dans la salle à manger royale, plein de joie et d'allégresse, annonçant qu'il avait enfin

trouvé le moyen de rendre à la princesse Pirlipate sa beauté



perdue. A cette nouvelle, le roi le serra dans ses bras avec la bienveillance la plus touchante, et demanda quel était ce moyen.

Le mécanicien fit part au roi du résultat de sa consultation avec l'astrologue.

— Je le savais bien, maître Drosselmayer, s'écria le roi, que tout ce que vous en faisiez ce n'était que par entêtement. Ainsi donc c'est convenu ; aussitôt après le dîner on se mettra à l'œuvre. Ayez donc soin, très-cher mécanicien, que dans dix minutes le jeune homme non rasé soit là, chaussé de ses bottes, et la noisette Krakatuk à la main. Surtout veillez à ce que d'ici là il ne boive pas de vin, de peur qu'il ne trébuche en faisant comme une écrevisse ses sept pas en arrière ; mais une fois l'opération achevée, dites-lui que je mets ma cave à sa disposition et qu'il pourra se griser tout à son aise.

Mais, au grand étonnement du roi, maître Drosselmayer parut consterné en entendant ce discours, et comme il gardait le silence, le roi insista pour savoir pourquoi il se taisait et restait immobile à sa place, au lieu de se mettre en

course pour exécuter ses ordres souverains. Mais le mécanicien se jetant à genoux :

— Sire, dit-il, il est bien vrai que nous avons trouvé le moyen de guérir la princesse, et que ce moyen consiste à lui faire manger l'amande de la noisette Krakatuk, lorsqu'elle aura été cassée par un jeune homme à qui on n'aura jamais fait la barbe, et qui, depuis sa naissance, aura toujours porté des bottes ; mais nous ne possédons ni le jeune homme ni la noisette, mais nous ne savons pas où les trouver, et, selon toute probabilité, nous ne trouverons que bien difficilement la noisette et le casse-noisette.

A ces mots, le roi furieux brandit son sceptre au-dessus de la tête du mécanicien, en s'écriant :



— Eh bien, va donc pour la mort.

Mais la reine, de son côté, vint s'agenouiller près de Drosselmayer, et fit observer à son auguste époux qu'en tranchant la tête au mécanicien, on perdait jusqu'à cette lueur d'espoir que l'on conservait en le laissant vivre ; que toutes les probabilités étaient que celui qui avait trouvé l'horoscope trouverait la noisette et le casse-noisette ; qu'on devait d'autant plus croire à cette nouvelle prédiction de l'astrologue, qu'aucune de ses prédictions ne s'était réalisée jusque-là, et qu'il fallait bien que ses prédictions se réalisassent un jour, puisque le roi, qui ne pouvait se tromper, l'avait nommé son grand augure ; qu'enfin, la princesse Pirlipate, ayant trois mois à peine, n'était point en âge d'être mariée, et ne le serait probablement qu'à l'âge de quinze ans ; que, par conséquent, maître Drosselmayer et son ami l'astrologue avaient quatorze ans et neuf mois devant eux pour chercher la noisette Krakatuk et le jeune homme qui devait la casser ; que, par conséquent, on pouvait accorder à Jean-Christian-Élias Drosselmayer un délai, au bout duquel il reviendrait se remettre entre les mains du roi, qu'il fût ou non possesseur du double remède qui devait guérir la princesse : dans le premier cas, pour être décapité sans miséricorde ; dans le second, pour être récompensé généreusement.

Le roi, qui était un homme très-juste, et qui, ce jour-là

surtout, avait parfaitement dîné de ses deux mets favoris, c'est-à-dire d'un plat de boudins et d'une purée de foie, prêta une oreille bienveillante à la prière de sa sensible et magnanime épouse ; il décida donc qu'à l'instant même le mécanicien et l'astrologue se mettraient à la recherche de la noisette et du casse-noisette, recherche pour laquelle il leur accordait quatorze ans et neuf mois ; mais cela, à la condition qu'à l'expiration de ce sursis, tous deux reviendraient se remettre en son pouvoir, pour, s'ils revenaient les mains vides, qu'il fût fait d'eux selon son bon plaisir royal.

Si, au contraire, ils rapportaient la noisette Krakatuk qui devait rendre à la princesse Pirlipate sa beauté primitive, ils recevraient, l'astrologue, une pension viagère de mille thalers et une lunette d'honneur, et le mécanicien, une épée



de diamants, l'ordre de l'Araignée d'or qui était le grand ordre de l'État, et une redingote neuve.

Quant au jeune homme qui devait casser la noisette, le roi en était moins inquiet, et prétendait qu'on parviendrait toujours à se le procurer au moyen d'insertions réitérées dans les gazettes indigènes et étrangères.

Touché de cette magnanimité qui diminuait de moitié la difficulté de sa tâche, Jean-Christian-Élias Drosselmayer engagea sa parole qu'il trouverait la noisette Krakatuk, ou qu'il reviendrait, comme un autre Régulus, se remettre entre les mains du roi.

Le soir même le mécanicien et l'astrologue quittèrent la capitale du royaume pour commencer leurs recherches.



Comment le mécanicien et l'astrologue parcoururent les quatre parties du monde et en découvrirent une cinquième, sans trouver la noisette Kakatuk.



IL y avait déjà quatorze ans et cinq mois que l'astrologue et le mécanicien erraient par les chemins, sans qu'ils eussent rencontré vestige de ce qu'ils cherchaient. Ils avaient visité d'abord l'Europe, puis ensuite l'Amérique, puis ensuite l'Afrique, puis ensuite l'Asie; ils avaient même découvert une cinquième partie du monde, que les savants ont appelée depuis la Nouvelle-Hollande, parce qu'elle avait été découverte par

deux Allemands ; mais, dans toute cette pérégrination, quoiqu'ils eussent vu bien des noisettes de différentes formes et de différentes grosseurs, ils n'avaient pas rencontré la noisette Krakatuk. Ils avaient cependant, dans une espérance, hélas ! infructueuse, passé des années à la cour du roi des dattes et du prince des amandes ; ils avaient consulté inutilement la célèbre académie des singes verts, et la fameuse société naturaliste des écureuils ; puis enfin ils en étaient arrivés à tomber, écrasés de fatigue, sur la lisière de la grande forêt qui borde le pied des monts Himalaya, en se répétant avec découragement qu'ils n'avaient plus que cent vingt-deux jours pour trouver ce qu'ils avaient cherché inutilement pendant quatorze ans et cinq mois.

Si je vous racontais, mes chers enfants, les aventures miraculeuses qui arrivèrent aux deux voyageurs pendant cette longue pérégrination, j'en aurais moi-même pour un mois au moins à vous réunir tous les soirs, ce qui finirait certainement par vous ennuyer. Je vous dirai donc seulement que Jean-Christian-Élias Drosselmayer, qui était le plus acharné à la recherche de la fameuse noisette, puisque de la fameuse noisette dépendait sa tête, s'étant livré à plus de fatigues et s'étant exposé à plus de dangers que son compagnon, avait perdu tous ses cheveux, à l'occasion d'un coup de soleil

reçu sous l'équateur, et l'œil droit, à la suite d'un coup de flèche que lui avait adressé un chef caraïbe ; de plus sa re-



dingote jaune, qui n'était déjà plus neuve lorsqu'il était parti d'Allemagne, s'en allait littéralement en lambeaux. Sa



situation était donc des plus déplorables, et cependant tel

est chez l'homme l'amour de la vie, que, tout détérioré qu'il était par les avaries successives qui lui étaient arrivées, il voyait avec une terreur toujours croissante le moment d'aller se remettre entre les mains du roi.

Cependant le mécanicien était homme d'honneur ; il n'y avait pas à marchander avec une promesse aussi solennelle que l'était la sienne. Il résolut donc, quelque chose qu'il pût lui en coûter, de se remettre en route dès le lendemain pour l'Allemagne. En effet, il n'y avait pas de temps à perdre, quatorze ans et cinq mois s'étaient écoulés, et les deux voyageurs n'avaient plus que cent vingt-deux jours, ainsi que nous l'avons dit, pour revenir dans la capitale du père de la princesse Pirlipate.

Jean-Christian-Élias Drosselmayer fit donc part à son ami l'astrologue de sa généreuse résolution, et tous deux décidèrent qu'ils partiraient le lendemain matin.

En effet, le lendemain au point du jour, les deux voyageurs se remirent en route, se dirigeant sur Bagdad ; de Bagdad ils gagnèrent Alexandrie; à Alexandrie, ils s'embarquèrent pour Venise, puis de Venise ils gagnèrent le Tyrol, et du Tyrol ils descendirent dans le royaume du père de Pirlipate, espérant tout doucement au fond du cœur que ce monarque serait mort, ou tout au moins tombé en enfance.

Mais, hélas! il n'en était rien : en arrivant dans la capitale, le malheureux mécanicien apprit que le digne souverain, non-seulement n'avait perdu aucune de ses facultés intellectuelles, mais encore qu'il se portait mieux que jamais; il n'y avait donc aucune chance pour lui, — à moins que la princesse Pirlipate ne se fût guérie toute seule de sa laideur, ce qui n'était pas possible, ou que le cœur du roi ne se fût adouci, ce qui n'était pas probable, — d'échapper au sort affreux qui le menaçait.

Il ne s'en présenta pas moins hardiment à la porte du palais, car il était soutenu par cette idée qu'il faisait une action héroïque, et demanda à parler au roi.

Le roi, qui était un prince très-accessible et qui recevait tous ceux qui avaient affaire à lui, ordonna à son grand introducteur de lui amener les deux étrangers.

Le grand introducteur fit alors observer à Sa Majesté que ces deux étrangers avaient fort mauvaise mine, et étaient on ne peut plus mal vêtus. Mais le roi répondit qu'il ne fallait pas juger le cœur par le visage, et que l'habit ne faisait pas le moine.



Sur quoi, le grand introducteur, ayant reconnu la réalité de ces

deux proverbes, s'inclina respectueusement et alla chercher le mécanicien et l'astrologue.

Le roi était toujours le même, et ils le reconnurent tout d'abord ; mais ils étaient si changés, surtout le pauvre Jean-Christian-Élias Drosselmayer, qu'il fut obligé de se nommer.

En voyant revenir d'eux-mêmes les deux voyageurs, le roi éprouva un mouvement de joie, car il était convaincu qu'ils ne reviendraient pas s'ils n'avaient pas trouvé la noisette Krakatuk ; mais il fut bientôt détrompé, et le mécanicien, en se jetant à ses pieds, lui avoua que, malgré les recherches les plus consciencieuses et les plus assidues, son ami l'astrologue et lui revenaient les mains vides.

Le roi, nous l'avons dit, quoique d'un tempérament un peu colérique, avait le fond du caractère excellent ; il fut touché de cette ponctualité de Jean-Christian-Élias Drosselmayer à tenir sa parole, et il commua la peine de mort qu'il avait portée contre lui en celle d'une prison éternelle. Quant à l'astrologue, il se contenta de l'exiler.

Mais comme il restait encore trois jours pour que les quatorze ans et neuf mois de délai accordés par le roi fussent écoulés, maître Drosselmayer, qui avait au plus haut degré dans le cœur l'amour de la patrie, demanda au roi la permission de profiter de ces trois jours pour revoir une fois encore Nuremberg.

Cette demande parut si juste au roi, qu'il la lui accorda sans y mettre aucune restriction.

Maître Drosselmayer, qui n'avait que trois jours à lui, résolut de mettre le temps à profit, et, ayant trouvé par bonheur des places à la malle-poste, il partit à l'instant même.



Or, comme l'astrologue était exilé, et qu'il lui était aussi égal d'aller à Nuremberg qu'ailleurs, il partit avec le mécanicien.

Le lendemain, vers les dix heures du matin, ils étaient à Nuremberg. Comme il ne restait à maître Drosselmayer d'autre parent que Christophe-Zacharias Drosselmayer, son frère, lequel était un des premiers marchands de jouets d'enfants de Nuremberg, ce fut chez lui qu'il descendit.

Christophe-Zacharias Drosselmayer eut une grande joie de revoir ce pauvre Jean qu'il croyait mort. D'abord il n'avait pas voulu le reconnaître, à cause de son front chauve

et de son emplâtre sur l'œil; mais le mécanicien lui montra sa fameuse redingote jaune qui, toute déchirée qu'elle était, avait encore conservé en certains endroits quelque trace de sa couleur primitive, et à l'appui de cette première preuve, il lui cita tant de circonstances secrètes, qui ne pouvaient être connues que de Zacharias et de lui, que le marchand de joujoux fut bien forcé de se rendre à l'évidence.



Alors il lui demanda quelle cause l'avait éloigné si longtemps de sa ville natale, et dans quel pays il avait laissé ses cheveux, son œil, et les morceaux qui manquaient à sa redingote.

Jean-Christian-Élias Drosselmayer n'avait aucun motif de faire un secret à son frère des événements qui lui étaient arrivés. Il commença donc par lui présenter son compagnon d'infortune, puis, cette formalité d'usage accomplie, il lui raconta tous ses malheurs, depuis A jusqu'à Z, et termina en disant qu'il n'avait que quelques heures à rester avec son frère, attendu que, n'ayant pas pu trouver la noisette Krakatuk, il allait entrer le lendemain dans une prison éternelle.

Pendant tout ce récit de son frère, Christophe-Zacharias avait plus d'une fois secoué les doigts, tourné sur un pied et fait claquer sa langue. Dans toute autre circonstance le mécanicien lui eût sans doute demandé ce que signifiaient ces signes ; mais il était si préoccupé, qu'il ne vit rien, et que ce ne fut que lorsque son frère fit deux fois hum ! hum ! et trois fois oh ! oh ! oh ! qu'il lui demanda ce que signifiaient ces exclamations.

— Cela signifie, dit Zacharias, que ce serait bien le diable... mais non... mais si...

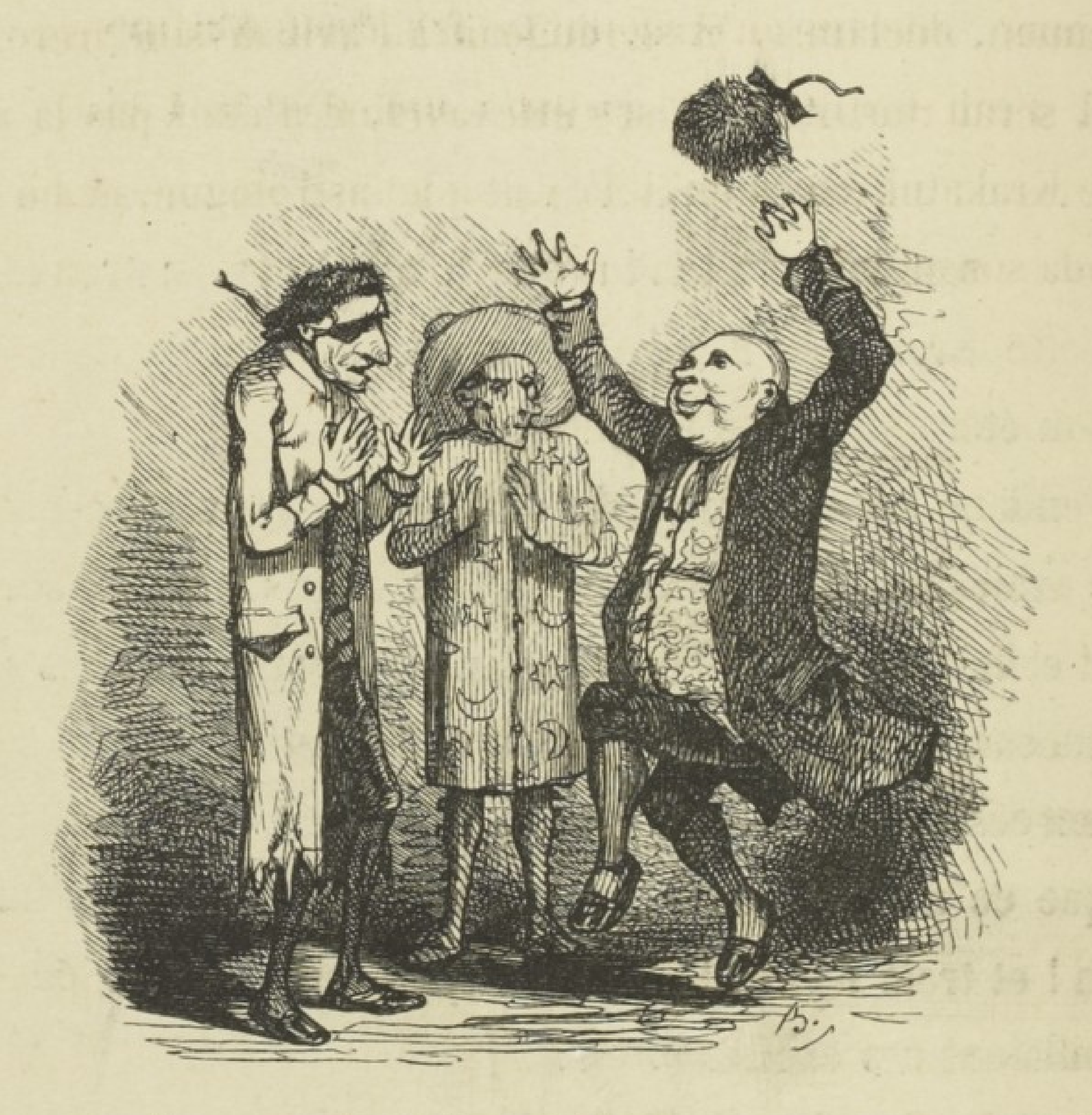
— Que ce serait bien le diable?... répéta le mécanicien.

— Si... continua le marchand de jouets d'enfants.

— Si... Quoi? demanda de nouveau maître Drosselmayer.

Mais, au lieu de lui répondre, Christophe-Zacharias, qui,

sans doute, pendant toutes ces demandes et ces réponses entrecoupées, avait rappelé ses souvenirs, jeta sa perruque en l'air et se mit à danser en criant : — Frère, tu es sauvé !



frère, tu n'iras pas en prison ! frère, ou je me trompe fort, ou c'est moi qui possède la noisette Krakatuk.

Et sur ce, sans donner aucune autre explication à son frère ébahi, Christophe-Zacharias s'élança hors de l'appartement, et revint un instant après, rapportant une boîte dans laquelle était une grosse aveline dorée qu'il présenta au mécanicien.

Celui-ci, qui n'osait croire à tant de bonheur, prit en hésitant la noisette, la tourna et la retourna de toute façon, l'examinant avec l'attention que méritait la chose, et, après l'examen, déclara qu'il se rangeait à l'avis de son frère, et qu'il serait fort étonné si cette aveline n'était pas la noisette Krakatuk ; sur quoi il la passa à l'astrologue, et lui demanda son opinion.



Celui-ci examina la noisette avec non moins d'attention que l'avait fait maître Drosselmayer, et, secouant la tête, il répondit :

— Je serais de votre avis, et par conséquent de celui de votre frère, si la noisette n'était pas dorée ; mais je n'ai vu nulle part dans les astres que le fruit que nous cherchons

dût être revêtu de cet ornement. D'ailleurs, comment votre frère aurait-il la noisette Krakatuk ?

— Je vais vous expliquer la chose, dit Christophe, et comment elle est tombée entre mes mains, et comment il se fait qu'elle ait cette dorure qui vous empêche de la reconnaître, et qui effectivement ne lui est pas naturelle.

Alors, les ayant fait asseoir tous deux, car il pensait fort



judicieusement qu'après une course de quatorze ans et neuf mois, les voyageurs devaient être fatigués, il commença en ces termes :

— Le jour même où le roi t'envoya chercher sous prétexte de te donner la croix, un étranger arriva à Nuremberg, portant un sac de noisettes qu'il avait à vendre ; mais les marchands de noisettes du pays, qui voulaient conserver le monopole de cette denrée, lui cherchèrent querelle justement devant la porte de ma boutique ; l'étranger alors, pour

se défendre plus facilement, posa à terre son sac de noisettes, et la bataille allait son train, à la grande satisfaction des gamins et des commissionnaires, lorsqu'un chariot pesamment chargé passa justement sur le sac de noisettes. En voyant cet accident, qu'ils attribuèrent à la justice du ciel, les marchands se regardèrent comme suffisamment vengés, et laissèrent l'étranger tranquille. Celui-ci ramassa son sac, et effectivement toutes les noisettes étaient écrasées, à l'exception d'une seule, qu'il me présenta en souriant d'une façon singulière, et m'invitant à l'acheter pour un zwanziger neuf de 1720, disant qu'un jour viendrait où



je ne serais pas fâché du marché que j'aurais fait, si onéreux qu'il pût me paraître pour le moment. Je fouillai à ma poche, et fut fort étonné d'y trouver un zwanziger tout pareil à celui que demandait cet homme. Cela me parut une coïncidence si singulière, que je lui donnai mon zwan-

ziger ; lui, de son côté, me donna la noisette, et disparut.

— Or, je mis la noisette en vente, et, quoique je n'en demandasse que le prix qu'elle m'avait coûté, plus deux kreutzer, elle resta exposée pendant sept ou huit ans sans que personne manifestât l'envie d'en faire l'acquisition. C'est alors que je la fis dorer pour augmenter sa valeur ; mais j'y dépensai inutilement deux autres zwanziger, la noisette est restée jusqu'aujourd'hui sans acquéreur.

En ce moment l'astronome, entre les mains duquel la noisette était restée, poussa un cri de joie. Tandis que maître Drosselmayer écoutait le récit de son frère, il avait, à l'aide d'un canif, gratté délicatement la dorure de la noisette, et sur un petit coin de la coquille, il avait trouvé gravé en caractère chinois le mot KRAKATUK.

Dès lors il n'y eut plus de doute, et l'identité de la noisette fut reconnue.



Comment, après avoir trouvé la noisette Krakatuk, le mécanicien et l'astrologue trouvèrent le jeune homme qui devait la casser.

Jean-Christian-Élias Drosselmayer était si pressé d'annoncer au roi cette bonne nouvelle, qu'il voulait reprendre la malle-poste à l'instant même ; mais Christophe-Zacharias le pria d'attendre au moins jusqu'à ce que son fils fût rentré : or, le mécanicien accéda d'autant plus volontiers à cette demande, qu'il n'avait pas vu son neveu depuis tantôt quinze ans, et qu'en rassemblant ses souvenirs, il se rappela que c'était, au moment où il avait quitté Nuremberg, un charmant petit bambin de trois ans et demi, que lui, Élias, aimait de tout son cœur.



En ce moment, un beau jeune homme de dix-huit ou dix-neuf ans entra dans la boutique de Christophe-Zacharias, et s'approcha de lui en l'appelant son père.

En effet, Zacharias, après l'avoir embrassé, le présenta à Élias, en disant au jeune homme :

— Maintenant embrasse ton oncle.

Le jeune homme hésitait, car l'on-

cle Drosselmayer, avec sa redingote en lambeaux, son front chauve et son emplâtre sur l'œil, n'avait rien de bien attrayant. Mais comme son père vit cette hésitation et qu'il craignait qu'Élias n'en fût blessé, il poussa son fils par derrière, si bien que le jeune homme, tant bien que mal, se trouva dans les bras du mécanicien.



Pendant ce temps l'astrologue fixait les yeux sur le jeune homme, avec une attention continue qui parut si singulière à celui-ci, qu'il saisit le premier prétexte pour sortir, se trouvant mal à l'aise d'être regardé ainsi.

Alors l'astrologue demanda à Zacharias sur son fils quelques détails que celui-ci s'empressa de lui donner avec une prolixité toute paternelle.

Le jeune Drosselmayer avait en effet, comme sa figure l'indiquait, dix-sept à dix-huit ans. Dès sa plus tendre jeunesse, il était si drôle et si gentil, que sa mère s'amusait à

le faire habiller comme les joujoux qui étaient dans la boutique, c'est-à-dire tantôt en étudiant, tantôt en postillon, tantôt en Hongrois, mais toujours avec un costume qui exigeait des bottes; car, comme il avait le plus joli pied du monde, mais le mollet un peu grêle, les bottes faisaient valoir la qualité et cachaient le défaut.

— Ainsi, demanda l'astrologue à Zacharias, votre fils n'a jamais porté que des bottes?

Élias ouvrit de grands yeux.

— Mon fils n'a jamais porté que des bottes, reprit le marchand de jouets d'enfant, et il continua :

— A l'âge de dix ans, je l'envoyai à l'université de Tubingen, où il est resté jusqu'à l'âge de dix-huit ans, sans contracter aucune des mauvaises habitudes de ses autres camarades, sans boire, sans jurer, sans se battre. La seule faiblesse que je lui connaisse, c'est de laisser pousser les quatre ou cinq mauvais poils qu'il a au menton, sans vouloir permettre qu'un barbier lui touche le visage.

— Ainsi, reprit l'astrologue, votre fils n'a jamais fait sa barbe?

Élias ouvrait des yeux de plus en plus grands.

— Jamais, répondit Zacharias.

— Et pendant ses vacances de l'université, continua l'astrologue, à quoi passait-il son temps?

— Mais, dit le père, il se tenait dans la boutique avec son joli petit costume d'étudiant, et, par pure galanterie, cassait les noisettes des jeunes filles qui venaient acheter des joujoux dans la boutique, et qui, à cause de cela, l'appelaient Casse-noisette.



— Casse-noisette ! s'écria le mécanicien.

— Casse-noisette ! répéta à son tour l'astrologue.

Puis tous deux se regardèrent, tandis que Zacharias les regardait tous deux.



— Mon cher monsieur, dit l'astrologue à Zacharias, j'ai l'idée que votre fortune est faite.

Le marchand de joujoux, qui n'avait pas écouté ce pronostic avec indifférence, voulut en avoir l'explication ; mais l'astrologue remit cette explication au lendemain matin.

Lorsque le mécanicien et l'astrologue rentrèrent dans leur chambre, l'astrologue se jeta au cou de son ami, en lui disant :



— C'est lui ! nous le tenons !

— Vous croyez, demanda Élias avec le ton d'un homme qui doute, mais qui ne demande pas mieux que d'être convaincu.

— Pardieu ! si je le crois ; il réunit toutes les qualités, ce me semble.

— Récapitulons.

— Il n'a jamais porté que des bottes.

— C'est vrai.

— Il n'a jamais été rasé.

— C'est encore vrai.

— Enfin, par galanterie ou plutôt par vocation, il se tenait dans la boutique de son père pour casser les noisettes des jeunes filles, qui ne l'appelaient que Casse-noisette

— C'est encore vrai.

— Mon cher ami, un bonheur n'arrive jamais seul. D'ailleurs, si vous doutez encore, allons consulter les astres. »

Ils montèrent en conséquence sur la terrasse de la maison, et, ayant tiré l'horoscope du jeune homme, ils virent qu'il était destiné à une grande fortune.

Cette prédiction, qui confirmait toutes les espérances de l'astrologue, fit que le mécanicien se rendit à son avis.

— Et maintenant, dit l'astrologue triomphant, il n'y a plus que deux choses qu'il ne faut pas négliger.

— Lesquelles ? demanda Élias.

— La première, c'est que vous adaptiez à la nuque de votre neveu, une robuste tresse de bois qui se combine si bien avec la mâchoire, qu'elle puisse en doubler la force par la pression.

— Rien de plus facile, répondit Élias, et c'est l'*a-b-c* de la mécanique.

— La seconde, continua l'astrologue, c'est en arrivant à la résidence de cacher avec soin que nous avons amené avec nous le jeune homme destiné à casser la noix Krakatuk; car j'ai dans l'idée que, plus il y aura de dents cassées et de mâchoires démontées, en essayant de briser la noisette Krakatuk, plus le roi offrira une précieuse récompense à qui réussira où tant d'autres auront échoué.

— Mon cher ami, répond le mécanicien, vous êtes un homme plein de sens. Allons nous coucher.

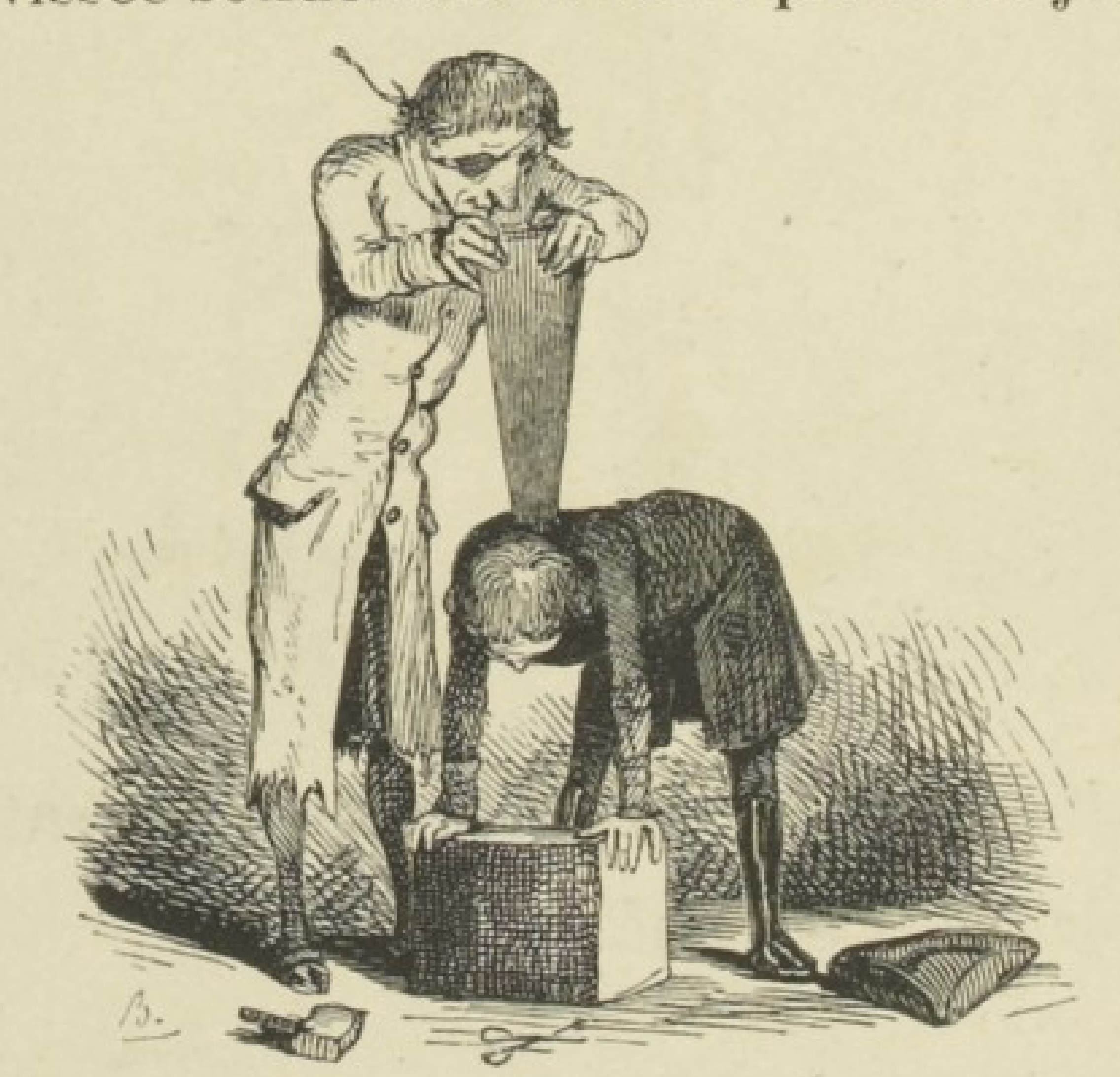
Et, à ces mots, ayant quitté la terrasse et étant redescendus dans leur chambre, les deux amis se couchèrent, et, enfonçant leurs bonnets de coton sur leurs oreilles, s'en-



dormirent plus paisiblement qu'ils ne l'avaient encore fait depuis quatorze ans et neuf mois.

Le lendemain, dès le matin, les deux amis descendirent chez Zacharias, et lui firent part de tous les beaux projets qu'ils avaient formés la veille. Or, comme Zacharias ne manquait pas d'ambition, et que, dans son amour-propre paternel, il se flattait que son fils devait être une des plus fortes mâchoires d'Allemagne, il accepta avec enthousiasme la combinaison qui tendait à faire sortir de sa boutique non-seulement la noisette, mais encore le casse-noisette.

Le jeune homme fut plus difficile à décider. Cette tresse qu'on devait lui appliquer à la nuque, en remplacement de la bourse élégante qu'il portait avec tant de grâce, l'inquiétait surtout particulièrement. Cependant l'astrologue, son oncle et son père, lui firent de si belles promesses, qu'il se décida. En conséquence, comme Jean Drosselmayer s'était mis à l'œuvre à l'instant même, la tresse fut bientôt achevée et vissée solidement à la nuque de ce jeune homme



plein d'espérance. Hâtons-nous de dire, pour satisfaire la curiosité de nos lecteurs, que cet appareil ingénieux réussit particulièrement bien, et que, dès le premier jour, notre habile mécanicien obtint les plus brillants résultats sur les noyaux d'abricot les plus durs et sur les noyaux de pêche les plus obstinés.

Ces expériences faites, l'astrologue, le mécanicien et le jeune Drosselmayer se mirent immédiatement en route pour la résidence. Zacharias eût bien voulu les accompagner ; mais, comme il fallait quelqu'un pour garder sa boutique, cet excellent père se sacrifia et demeura à Nuremberg.



Fin de l'histoire de la princesse Pirlipate.

Le premier soin du mécanicien et de l'astrologue, en arrivant à la cour, fut de laisser le jeune Drosselmayer à l'auberge, et d'aller annoncer au palais qu'après l'avoir cherché inutilement dans les quatre parties du monde, ils avaient enfin trouvé la noix Krakatuk à Nuremberg; mais de celui qui la devait casser, comme il était convenu entre eux, ils n'en dirent pas un mot.

La joie fut grande au palais. Aussitôt le roi envoya chercher le conseiller intime, surveillant de l'esprit public, lequel avait la haute main sur tous les journaux, et lui ordonna de rédiger pour le *Moniteur* royal une note officielle



que les rédacteurs des autres gazettes seraient forcés de répéter, et qui portait en substance que tous ceux qui se

croiraient d'assez bonnes dents pour casser la noisette Krakatuk n'avaient qu'à se présenter au palais, et, l'opération faite, recevraient une récompense considérable.

C'est dans une circonstance pareille seulement qu'on peut apprécier tout ce qu'un royaume contient de mâchoires. Les concurrents étaient en si grand nombre, qu'on fut obligé d'établir un jury présidé par le dentiste de la couronne, lequel examinait les concurrents, pour voir s'ils avaient bien leurs trente-deux dents, et si aucune de ces dents n'était gâtée.



Trois mille cinq cents candidats furent admis à cette première épreuve, qui dura huit jours, et qui n'offrit d'autres résultat qu'un nombre indéfini de dents brisées et de mandibules démises.

Il fallut donc se décider à faire un second appel. Les

gazettes nationales et étrangères furent couvertes de réclames. Le roi offrait la place de président perpétuel de l'Académie et l'ordre de l'Araignée d'or à la mâchoire supérieure qui parviendrait à briser la noisette Krakatuk. On n'avait pas besoin d'être lettré pour concourir.

Cette seconde épreuve fournit cinq mille concurrents. Tous les corps savants d'Europe envoyèrent leurs représentants à cet important congrès. On y remarquait plusieurs membres de l'Académie française, et, entre autres, son secrétaire perpétuel, lequel ne put concourir, à cause de l'absence de ses dents qu'il s'était brisées en essayant de déchirer les œuvres de ses confrères.

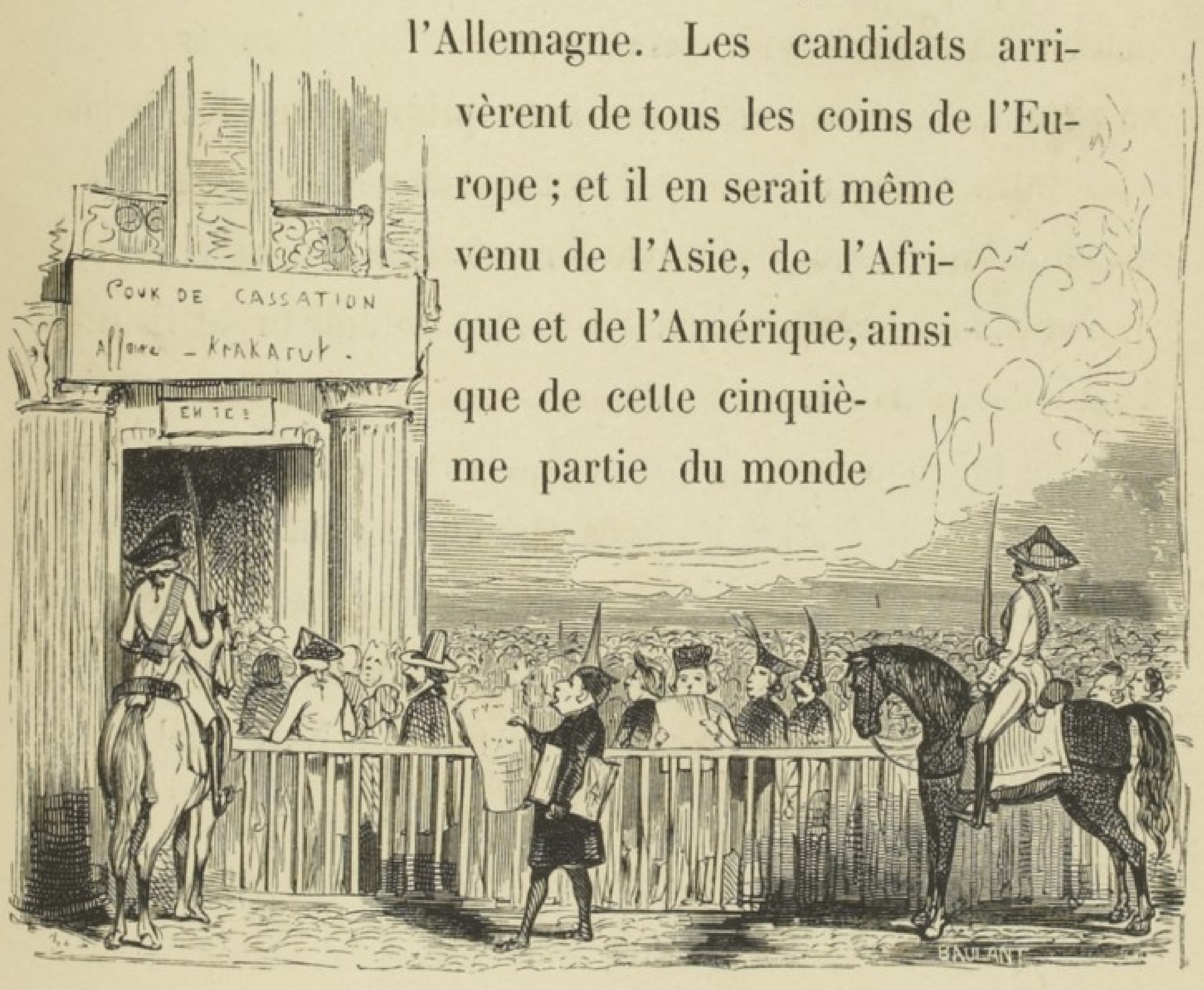
Cette seconde épreuve, qui dura quinze jours, fut, hélas! plus désastreuse encore que la première. Les délégués des sociétés savantes entre autres s'obstinèrent, pour l'honneur du corps auquel ils appartenaient, à vouloir briser la noisette ; mais ils y laissèrent leurs meilleures dents.



Quant à la noisette, sa coquille ne portait pas même la trace des efforts qu'on avait faits pour l'entamer.

Le roi était au désespoir, il résolut de frapper un grand coup, et, comme il n'avait pas de descendant mâle, il fit publier par une troisième insertion dans les gazettes nationales et étrangères, que la main de la princesse Pirlipate était accordée et la succession au trône acquise à celui qui briserait la noisette Krakatuk. Le seul article qui fut obligatoire, c'est que cette fois les concurrents devaient être âgés de seize à vingt-quatre ans.

La promesse d'une pareille récompense remua toute l'Allemagne. Les candidats arrivèrent de tous les coins de l'Europe ; et il en serait même venu de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, ainsi que de cette cinquième partie du monde



qu'avaient découverte Jean-Élias Drosselmayer et son ami l'astronome, si, le temps ayant été limité, les lecteurs n'eussent judicieusement réfléchi qu'au moment où ils lisaient la susdite annonce, l'épreuve était en train de s'accomplir ou même était déjà accomplie.

Cette fois le mécanicien et l'astrologue pensèrent que le moment était venu de produire le jeune Drosselmayer, car il n'était pas possible au roi d'offrir un prix plus haut que celui qu'il était arrivé à mettre, une récompense plus belle que celle qu'il en était venu à offrir. Seulement, confiants dans le succès, quoique cette fois une foule de princes aux mâchoires royales ou impériales se fussent présentés, ils ne se présentèrent au bureau des inscriptions, (on est libre de confondre avec celui des inscriptions et belles-lettres), qu'au moment où il allait se fermer, de sorte que le nom de Nathaniel Drosselmayer se trouva porté sur la liste le 11,375e et dernier.

Il en fut de cette fois-ci comme des autres, les 11,374 concurrents de Nathaniel Drosselmayer furent mis hors de combat, et le dix-neuvième jour de l'épreuve, à onze heures trente-cinq minutes du matin, comme la princesse accomplissait sa quinzième année, le nom de Nathaniel Drosselmayer fut appelé.

Le jeune homme se présenta accompagné de ses deux

parrains, c'est-à-dire du mécanicien et de l'astrologue. C'était la première fois que ces deux illustres personnages revoyaient la princesse depuis qu'ils avaient quitté son berceau, et, depuis ce temps, il s'était fait de grands changements en elle ; mais, il faut le dire avec notre franchise d'historien, ce n'était point à son avantage, lorsqu'ils la quittèrent, elle n'était qu'affreuse ; depuis ce temps, elle était devenue effroyable.



En effet, son corps avait fort grandi, mais sans prendre aucune importance. Aussi ne pouvait-on comprendre, comment ces jambes grêles, ces hanches sans force, ce torse tout ratatiné, pouvaient soutenir la monstrueuse tête qu'ils supportaient. Cette tête se composait des mêmes cheveux hérissés, des mêmes yeux verts, de la même bouche immense, du même menton cotonneux que nous avons dit ; seulement, tout cela avait pris quinze ans de plus.

En apercevant ce monstre de laideur, le pauvre Nathaniel frissonna et demanda au mécanicien et à l'astrologue s'ils étaient bieu sûrs que l'amande de la noisette Krakatuk dût rendre la beauté à la princesse, attendu que, si elles demeu-

rait dans l'état où elle se trouvait, il était disposé à tenter l'épreuve, pour la gloire de réussir où tant d'autres avaient échoué, mais à laisser l'honneur du mariage et le profit de la succession au trône, à qui voudrait bien les accepter. Il va sans dire que le mécanicien et l'astrologue rassurèrent leur filleul, lui affirmant que la noisette une fois cassée, et l'amande une fois mangée, Pirlipate redeviendrait à l'instant même la plus belle princesse de la terre.

Mais si la vue de la princesse Pirlipate avait glacé d'effroi le cœur du pauvre Nathaniel, il faut le dire en l'honneur du pauvre garçon, sa présence à lui avait produit un effet tout contraire sur le cœur sensible de l'héritière de la couronne, et elle n'avait pu s'empêcher de s'écrier en le voyant :



— Oh ! que je voudrais bien que ce fût celui-ci qui cassât la noisette.

Ce à quoi la surintendante de l'éducation de la princesse répondit :

— Je crois devoir faire observer à Votre Altesse qu'il n'est point d'habitude qu'une jeune et jolie princesse comme vous êtes dise tout haut son opinion en ces sortes de matières.

En effet, Nathaniel, était fait pour tourner la tête à toutes

les princesses de la terre. Il avait une petite polonaise de velours violet à brandebourgs et à boutons d'or, que son oncle lui avait fait faire pour cette occasion solennelle, une culotte pareille, de charmantes petites bottes si bien vernies et si bien collantes, qu'on les aurait crues peintes. Il n'y avait que cette malheureuse queue de bois vissée à sa nuque, qui gâtait un peu cet ensemble ; mais, en lui mettant des rallonges, l'oncle Drosselmayer lui avait donné la forme d'un petit manteau, et cela pouvait à la rigueur passer pour un caprice de toilette ou pour quelque mode nouvelle que le tailleur de Nathaniel tâchait, vu la circonstance, d'introduire tout doucement à la cour.

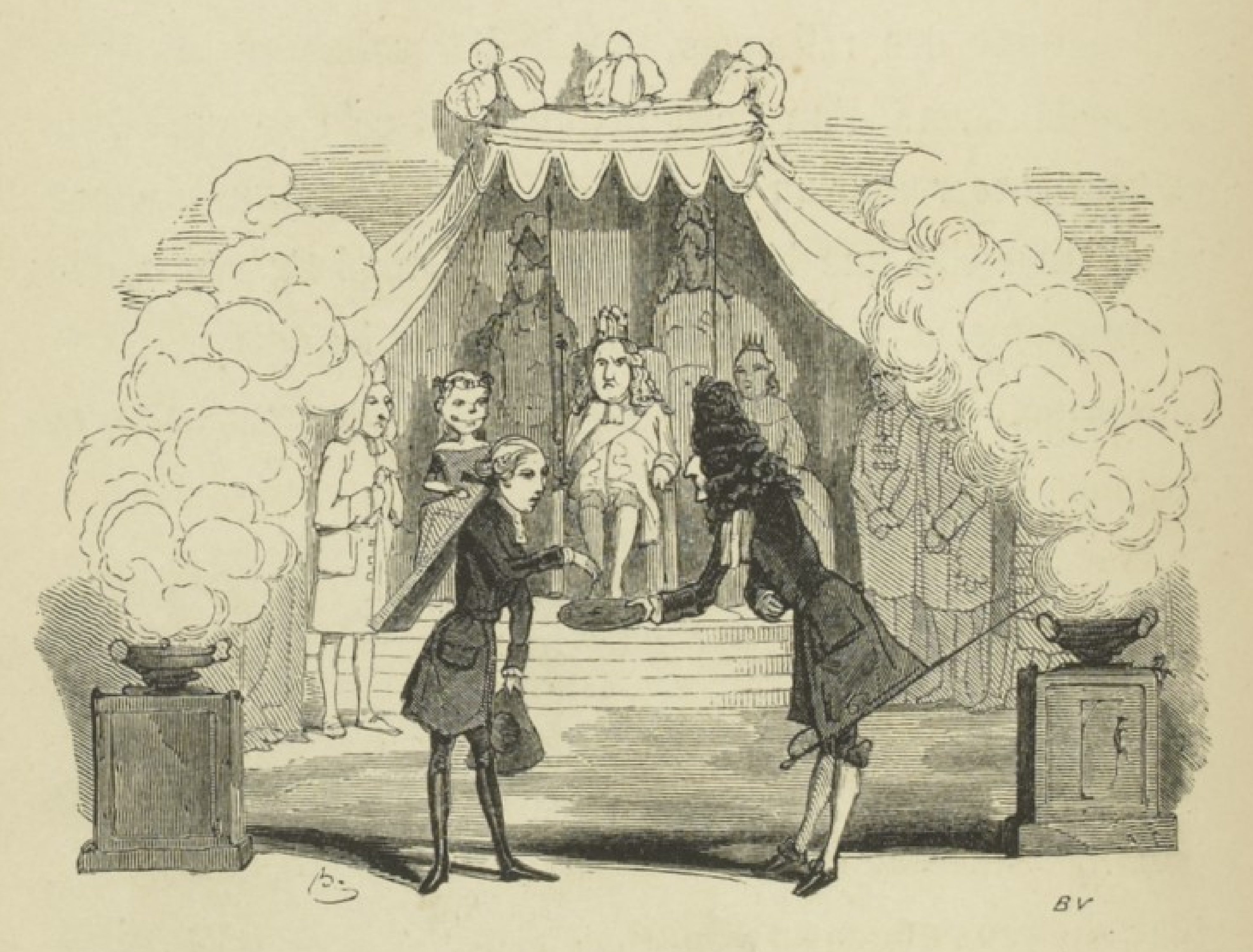
Aussi, en voyant entrer le charmant petit jeune homme,



ce que la princesse avait eu l'imprudence de dire tout haut, chacune des assistantes se le dit tout bas, et il n'y eut pas une seule personne, pas même le roi et la reine, qui ne

désirât dans le fond de l'âme que Nathaniel sortît vainqueur de l'entreprise dans laquelle il était engagé.

De son côté, le jeune Drosselmayer s'approcha avec une confiance qui redoubla l'espoir qu'on avait en lui. Arrivé devant l'estrade royale, il salua le roi et la reine, puis la princesse Pirlipate, puis les assistants ; après quoi il reçut du grand maître des cérémonies la noisette Krakatuk, la



prit délicatement entre l'index et le pouce, comme fait un escamoteur d'une muscade, l'introduisit dans sa bouche, donna un violent coup de poing sur la tresse de bois, et Cric, Crac, brisa la coquille en plusieurs morceaux.

Puis aussitôt il débarrassa adroitement l'amande des filaments qui y étaient attachés, et la présenta à la princesse, en lui tirant un gratte-pied aussi élégant que respectueux,



après quoi il ferma les yeux et commença à marcher à reculons. Aussitôt la princesse avala l'amande, et à l'instant même, ô miracle ! le monstre difforme disparut, et fut remplacé par une jeune fille d'une angélique beauté. Son visage semblait tissu de flocons de soie rosés comme les roses et blancs comme les lis ; ses yeux étaient d'étincelant azur, et ses boucles abondantes formées par des fils d'or retombaient sur ses épaules d'albâtre. Aussitôt les trompettes et les cymbales sonnèrent à tout rom-



pre. Les cris de joie du peuple répondirent au bruit des instruments. Le roi, les ministres, les conseillers et les juges, comme lors de la naissance de Pirlipate, se mirent à danser à cloche-pied, et il fallut jeter de l'eau de Cologne au visage de la reine qui s'était évanouie de ravissement.



Ce grand tumulte troubla fort le jeune Nathaniel Drosselmayer, qui, on se le rappelle, avait encore, pour achever sa mission, à faire les sept pas en arrière; pourtant il se maîtrisa avec une puissance qui donna les plus hautes espérances pour l'époque où il régnerait à son tour, et il allongeait précisément la jambe pour achever son septième pas,

quand, tout à coup, la reine des souris perça le plancher, piaulant affreusement, et vint s'élancer entre ses jambes, de sorte qu'au moment où le futur prince royal reposait le pied à terre, il lui appuya le talon en plein sur le corps, ce qui le fit trébucher de telle façon, que peu s'en fallut qu'il ne tombât.



O fatalité! au même instant le beau jeune homme devint aussi difforme que l'avait été avant lui la princesse : ses jambes s'amincirent, son corps ratatiné pouvait à peine soutenir son énorme et hideuse tête, ses yeux devinrent verts, hagards et à fleur de tête, enfin sa bouche se fendit jusqu'aux oreilles, et sa jolie petite barbe naissante se changea en une substance blanche et molle, que plus tard on reconnut être du coton.

Mais la cause de cet événement en avait été punie en même temps qu'elle le causait. Dame Souriçonne se tordait sanglante sur le plancher : sa méchanceté n'était donc pas restée impunie. En effet, le jeune Drosselmayer l'avait pressée si violemment contre le plancher avec le talon de sa botte, que la compression avait été mortelle. Aussi, tout en se tordant, dame Souriçonne criait de toute la force de sa voix agonisante :

Krakatuk ! Krakatuk ! ô noisette si dure,
C'est à toi que je dois le trépas que j'endure.
Hi... hi... hi... hi...
Mais l'avenir me garde une revanche prête :
Mon fils me vengera sur toi, Casse-noisette !
Pi... pi... pi... pi...

Adieu la vie
Trop tôt ravie.
Adieu le ciel.
Coupe de miel.
Adieu le monde
Source féconde...
Ah ! je me meurs !
Hi ! pi pi ! couic ! ! !

Le dernier soupir de dame Souriçonne n'était peut-être pas très-bien rimé ; mais s'il est permis de faire une faute de versification, c'est, on en conviendra, en rendant le dernier soupir !



Ce dernier soupir rendu, on appela le grand feutrier de la cour, lequel prit dame Souriçonne par la queue et l'emporta, s'engageant à la

réunir aux malheureux débris de sa famille, qui, quinze ans et quelques mois auparavant, avaient été enterrés dans un commun tombeau.

Comme au milieu de tout cela personne que le mécanicien et l'astrologue ne s'était occupé de Nathaniel Drosselmayer, la princesse, qui ignorait l'accident qui était arrivé, ordonna que le jeune héros fût amené devant elle ; car, malgré la semonce de la surintendante de son éducation, elle avait hâte de le remercier. Mais, à peine eut-elle aperçut le malheureux Nathaniel, qu'elle cacha sa tête dans ses deux mains, et qu'oubliant le service qu'il lui avait rendu, elle s'écria :

— A la porte ! à la porte ! l'horrible Casse-noisette, à la porte ! à la porte ! à la porte !

Aussitôt le grand maréchal du palais prit le pauvre Nathaniel par les épaules et le poussa sur l'escalier.



Le roi, plein de rage de ce qu'on avait osé lui proposer un casse-noisette pour gendre, s'en prit à l'astrologue et au mécanicien, et au lieu de la rente de dix mille thalers et de la lunette d'honneur qu'il devait donner au premier, au lieu de l'épée en diamant, du grand ordre royal de l'Araignée d'or et de la redingote jaune qu'il devait donner au second, il les exila hors de son royaume, ne leur donnant que vingt-quatre heures pour en franchir les frontières.

Il fallut obéir. Le mécanicien, l'astrologue et le jeune Drosselmayer, devenu casse-noisette, quittèrent la capitale et traversèrent la frontière. Mais, à la nuit venue, les deux savants consultèrent de nouveau les étoiles et lurent dans



la conjonction des astres que, tout contrefait qu'il était, leur filleul n'en deviendrait pas moins prince et roi, s'il n'aimait mieux toutefois rester simple particulier, ce qui serait laissé à son choix ; et cela arriverait quand sa dif-

formité serait disparue ; et sa difformité disparaîtrait, quand il aurait commandé en chef un combat, dans lequel serait tué le prince, qu'après la mort de ses sept premiers fils, dame Souriçonne avait mis au monde avec sept têtes, et qui était le roi actuel des souris, enfin lorsque, malgré sa laideur, Casse-noisette serait parvenu à se faire aimer d'une jolie dame.

En attendant ces brillantes destinées, Nathaniel Drosselmayer, qui était sorti de la boutique paternelle en qualité de fils unique, y rentra en qualité de casse-noisette.

Il va sans dire que son père ne le reconnut aucunement, et que, lorsqu'il demanda à son frère le mécanicien et à son ami l'astrologue ce qu'était devenu son fils bien-aimé, les deux illustres personnages répondirent, avec cet aplomb



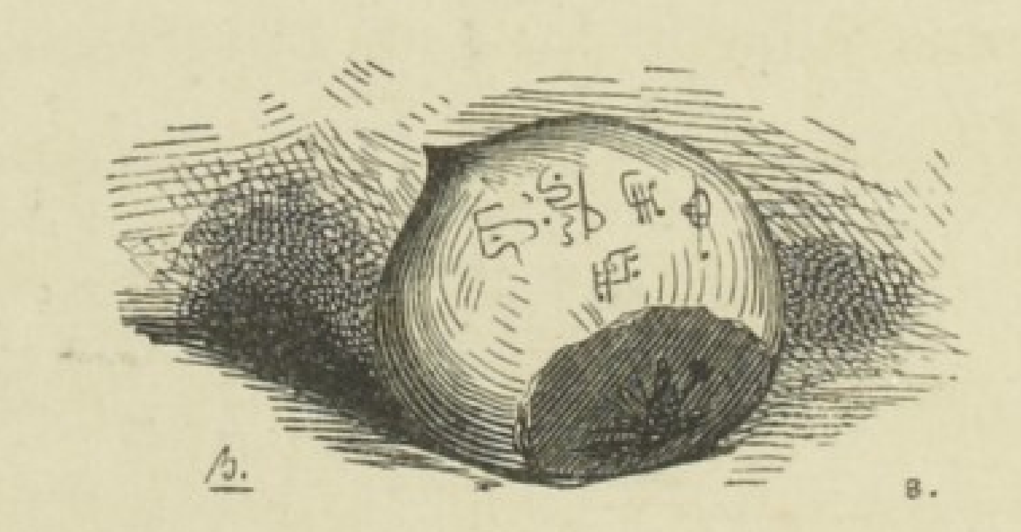
qui caractérise les savants, que le roi et la reine n'avaient

pas voulu se séparer du sauveur de la princesse, et que le jeune Nathaniel était resté à la cour comblé de gloire et d'honneur.

Quant au malheureux Casse-Noisette, qui sentait tout ce que sa position avait de pénible, il ne souffla pas le mot, attendant de l'avenir le changement qui devait s'opérer en lui. Mais cependant nous devons avouer que, malgré la douceur de son caractère et la philosophie de son esprit, il gardait, au fond de son énorme bouche, une de ses plus grosses dents à l'oncle Drosselmayer, qui, l'étant venu chercher au moment où il y pensait le moins et l'ayant séduit par ses belles promesses, était la seule et unique cause du malheur épouvantable qui lui était arrivé.

Voici, mes chers enfants, l'histoire de la noisette Krakatuk et de la princesse Pirlipate, telle que la raconta le parrain Drosselmayer à la petite Marie, et vous savez pourquoi l'on dit maintenaint d'une chose difficile :

« C'est une dure noisette à casser. »



L'oncle et le neveu.

Si quelqu'un de mes jeunes lecteurs ou quelqu'une de mes jeunes lectrices s'est jamais coupé avec du verre, ce qui a dû leur arriver aux uns ou aux autres dans leurs jours de désobéissance, ils doivent savoir par expérience que c'est une coupure particulièrement désagréable en ce qu'elle ne finit pas de guérir. Marie fut donc forcée de passer une semaine entière dans son lit, car il lui prenait des étourdissements aussitôt qu'elle essayait de se lever ; enfin elle se rétablit tout à fait et put sautiller par la chambre comme auparavant.

Ou l'on est injuste envers notre petite héroïne, ou l'on comprendra facilement que sa première visite fut pour l'armoire vitrée : elle présentait un aspect des plus charmants : le carreau cassé avait été remis, et derrière les autres carreaux nettoyés scrupuleusement par mademoiselle Trudchen, apparaissaient neufs, brillants et vernissés, les arbres, les maisons et les poupées de la nouvelle année. Mais, au milieu de tous les trésors de son royaume enfantin, avant toutes choses, ce que Marie aperçut, ce fut son casse-noisette qui lui souriait du second rayon où il était placé, et

cela avec des dents en aussi bon état qu'il en avait jamais eu. Tout en contemplant avec bonheur son favori, une



pensée qui s'était déjà plus d'une fois présentée à l'esprit de Marie revint lui serrer le cœur. Elle songea que tout ce que parrain Drosselmayer avait raconté était non pas un conte, mais l'histoire véritable des dissensions de Casse-noisette avec feu la reine des souris et son fils le prince régnant : dès lors elle comprenait que Casse-noisette ne pouvait être autre que le jeune Drosselmayer de Nuremberg, l'agréable mais ensorcelé neveu du parrain ; car, que l'ingénieux mécanicien de la cour du roi, père de Pirlipate, fût autre que le conseiller de médecine Drosselmayer, de ceci elle n'en avait jamais douté du moment où elle l'avait vu dans la narration apparaître avec sa redingote jaune ; et

cette conviction s'était encore raffermie, quand elle lui avait successivement vu perdre ses cheveux par un coup de soleil, et son œil par un coup de flèche, ce qui avait nécessité l'invention de l'affreux emplâtre, et l'invention de l'ingénieuse perruque de verre, dont nous avons parlé au commencement de cette histoire.

—Mais pourquoi ton oncle ne t'a-t-il pas secouru, pauvre Casse-noisette? se disait Marie en face de l'armoire vitrée, et tout en regardant son protégé, et en pensant que du succès de la bataille dépendait le désensorcellement du pauvre petit bonhomme, et son élévation au rang de roi du royaume des Poupées, si prêtes du reste à subir cette domination que, pendant tout le combat, Marie se le rappelait, les poupées avaient obéi à Casse-noisette comme des soldats à un général; et cette insouciance du parrain Drosselmayer faisait d'autant plus de peine à Marie, qu'elle était certaine que ces poupées, auxquelles, dans son imagination, elle prêtait le mouvement et la vie vivaient et remuaient réellement.

Cependant, à la première vue du moins, il n'en était pas ainsi dans l'armoire, car tout y demeurait tranquille et immobile; mais Marie, plutôt que de renoncer à sa conviction intérieure, attribuait tout cela à l'ensorcellement de la reine des souris et de son fils : elle entra si bien dans ce sentiment, qu'elle continua bientôt, tout en regardant Casse-noi-

sette, de lui dire tout haut ce qu'elle avait commencé de lui dire tout bas.

— Cependant, reprit-elle, quand bien même vous ne seriez pas en état de vous remuer, et empêché par l'enchantement qui vous tient de me dire le moindre petit mot, je sais très-bien, mon cher monsieur Drosselmayer, que vous me comprenez parfaitement, et que vous connaissez à fond mes bonnes intentions à votre égard; comptez donc sur mon appui si vous en avez besoin. En attendant, soyez tranquille; je vais bien prier votre oncle de venir à votre aide, et il est si adroit, qu'il faut espérer que, pour peu qu'il vous aime un peu, il vous secourra.

Malgré l'éloquence de ce discours, Casse-noisette ne bougea point; mais il sembla à Marie qu'un soupir passa tout doucement à travers l'armoire vitrée, dont les glaces se mirent à résonner bien bas, mais d'une façon si miraculeusement tendre, qu'il semblait à Marie qu'une voix douce comme une petite clochette d'argent disait : « Chère petite Marie, mon ange gardien, je serai à toi, Marie à moi. » Et à ces paroles mystérieusement entendues, Marie, à travers le frisson qui courut par tout son corps, sentit un bien-être singulier s'emparer d'elle.

Cependant le crépuscule était arrivé. Le président entra avec le conseiller de médecine Drosselmayer. Au bout d'un

instant, mademoiselle Trudchen avait préparé la table à thé, et toute la famille était rangée autour de la table, cau-



sant gaiement. Quant à Marie, elle avait été chercher son petit fauteuil, et s'était assise silencieusement aux pieds du parrain Drosselmayer; alors, dans un moment où tout le monde faisait silence, elle leva ses grands yeux bleus sur le conseiller de médecine, et le regardant fixement au visage :

— Je sais maintenant, dit-elle, cher parrain Drosselmayer, que mon casse-noisette est ton neveu le jeune Drosselmayer de Nuremberg. Il est devenu prince et roi du royaume des Poupées, comme l'avait si bien prédit ton

compagnon l'astrologue; mais tu sais bien qu'il est en guerre ouverte et acharnée avec le roi des Souris. Voyons, cher parrain Drosselmayer, pourquoi n'es-tu pas venu à son aide quand tu étais en chouette à cheval sur la pendule? et maintenant encore pourquoi l'abandonnes-tu?

Et à ces mots, Marie raconta de nouveau, au milieu des éclats de rire de son père, de sa mère et de mademoiselle Trudchen, toute cette fameuse bataille dont elle avait été spectatrice. Il n'y eut que Fritz et le parrain Drosselmayer qui ne sourcillèrent point.

— Mais où donc, dit le parrain, cette petite fille va-t-elle chercher toutes les sottises qui lui passent par l'esprit?

— Elle a l'imagination très-vive, répondit sa mère, et au fond ce ne sont que des rêves et des visions occasionnés par sa fièvre.

— Et la preuve, dit Fritz, c'est qu'elle raconte que mes hussards rouges ont pris la fuite, ce qui ne saurait être vrai, à moins qu'ils ne soient d'abominables poltrons, auquel cas, sapresti! ils ne risqueraient rien, et je les bousculerais d'une belle façon!

Mais tout en souriant singulièrement, le parrain Drosselmayer prit la petite Marie sur ses genoux, et lui dit avec plus de douceur qu'auparavant :

— Chère enfant, tu ne sais pas dans quelle voie tu t'en-

gages en prenant aussi chaudement les intérêts de Casse-noisette : tu auras beaucoup à souffrir si tu continues à prendre ainsi parti pour le pauvre disgracié; car le roi des Souris, qui le tient pour le meurtrier de sa mère, le poursuivra par tous les moyens possibles. Mais, en tous cas, ce n'est pas moi, entends-tu bien, c'est toi seule qui peux le sauver : sois ferme et fidèle, et tout ira bien.

Ni Marie, ni personne ne comprit rien au discours du parrain; il y a plus, ce discours parut même si étrange au président, qu'il prit sans souffler le mot la main du conseiller de médecine, et après lui avoir tâté le pouls :

— Mon bon ami, lui dit-il comme Bartholo à Basile, vous avez une grande fièvre, et je vous conseille d'aller vous coucher.

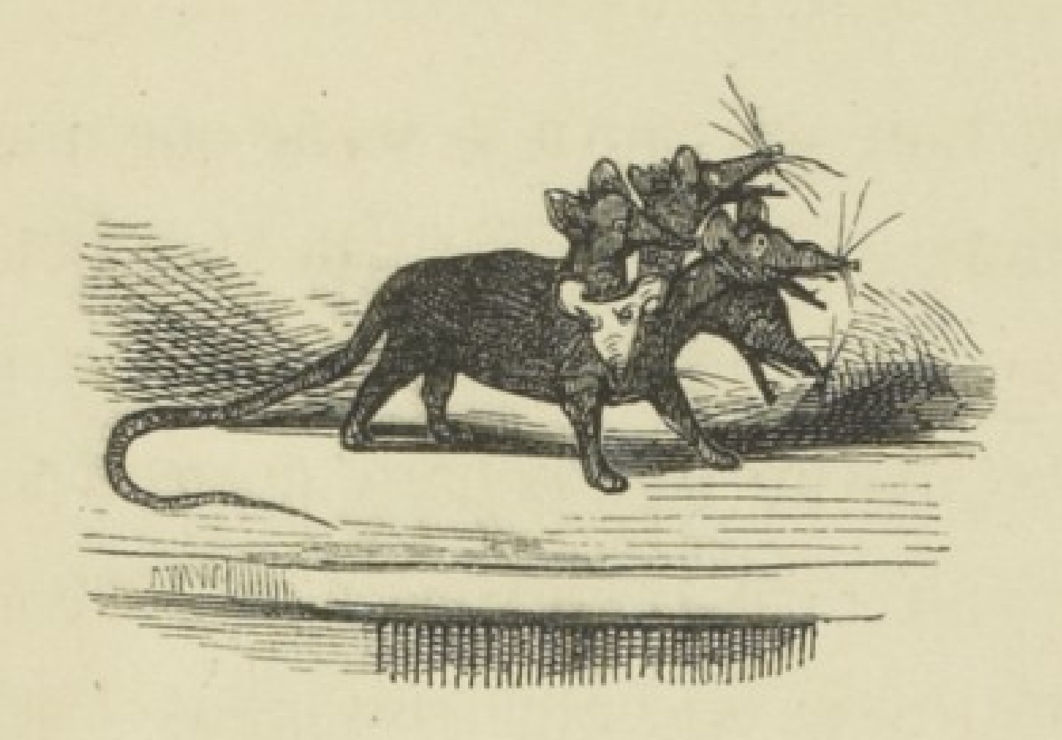


La capitale.

Pendant la nuit qui suivit la scène que nous venons de raconter, comme la lune brillant de tout son éclat faisait glisser un rayon lumineux entre les rideaux mal joints de la chambre, et que près de sa mère dormait la petite Marie, celle-ci fut reveillée par un bruit qui semblait venir du coin de la chambre, mêlé de sifflements aigus et de piaulements prolongés.

— Hélas! s'écria Marie, qui reconnut ce bruit pour l'avoir entendu pendant la fameuse soirée de la bataille; hélas, voilà les souris qui reviennent. Maman, maman, maman! Mais quelques efforts qu'elle fît, sa voix s'éteignit dans sa bouche : elle essaya de se sauver, mais elle ne put remuer ni bras ni jambes, et resta comme clouée dans son lit; alors en tournant ses yeux effrayés vers le coin de la chambre, où l'on entendait le bruit, elle vit le roi des souris qui se grattait un passage à travers le mur, passant, par le trou qui allait s'élargissant, d'abord une de ses têtes, puis deux, puis trois, puis enfin ses sept têtes ayant chacune sa couronne, et qui, après avoir fait plusieurs tours dans la chambre, comme un vainqueur qui prend possession de sa conquête, s'élança d'un seul bond sur la table qui était

placée à côté du lit de la petite Marie. Arrivé là, il la regarda de ses yeux brillants comme des escarboucles, sifflotant et



grinçant des dents, tout en disant : — Hi, hi, hi ; il faut que tu me donnes tes dragées et tes massepains, petite fille, ou sinon, je dévorerai ton ami Casse-noisette.

Puis, après avoir fait cette menace, il s'enfuit de la chambre par le même trou qu'il avait fait pour entrer.

Marie était si effrayée de cette terrible apparition, que le lendemain elle se réveilla toute pâle et le cœur tout serré, et cela avec d'autant plus de raison, qu'elle n'osait raconter, de peur qu'on se moquât d'elle, ce qui lui était arrivé pendant la nuit. Vingt fois le récit lui vint sur les lèvres, soit vis-à-vis de sa mère, soit vis-à-vis de Fritz ; mais elle s'arrêta, toujours convaincue que ni l'un ni l'autre ne la voudrait croire ; seulement ce qui lui parut le plus clair dans tout cela, c'est qu'il lui fallait sacrifier au salut de

Casse-noisette ses dragées et ses massepains; en conséquence elle déposa, le soir du même jour, tout ce qu'elle en possédait sur le bord de l'armoire.



Le lendemain la présidente dit: En vérité, je ne sais pas d'où viennent les souris qui ont tout à coup fait irruption chez nous; mais regarde ma pauvre Marie, continua-t-elle, en amenant la petite fille au salon, ces méchantes bêtes ont dévoré toutes les sucreries. La présidente faisait une erreur, c'était gâté qu'elle aurait dû dire; car ce gourmand de roi des souris, tout en ne trouvant pas les massepains de son goût, les avait tellement grignotés, qu'on fut obligé de les jeter.

Au reste, comme ce n'était pas non plus les bonbons que Marie préférait, elle n'eut pas un bien vif regret du sacrifice qu'avait exigé d'elle le roi des souris; et croyant

qu'il se contenterait de cette première contribution, dont il l'avait frappée, elle fut fort satisfaite de penser qu'elle avait sauvé Casse-noisette à si bon marché.

Malheureusement sa satisfaction ne fut pas longue ; la nuit suivante elle se réveilla en entendant piauler et siffloter à ses oreilles.

Hélas ! c'était encore le roi des souris, dont les yeux étincelaient plus horriblement que la nuit précédente, et qui, de sa même voix entremêlée de sifflements et de piaulements, lui dit :

— Il faut que tu me donnes tes poupées en sucre et en biscuit, petite fillette, ou sinon je dévorerai ton ami Casse-noisette.

Et là-dessus le roi des souris s'en alla tout en sautillant, et disparut par son trou.

Le lendemain Marie, fort affligée, s'en alla droit à l'armoire vitrée, et, arrivée là, elle jeta un regard mélancolique sur ses poupées en sucre et en biscuit ; et certes, sa douleur était bien naturelle, car jamais on n'avait vu plus friandes petites figures que celles que possédait la petite Marie.

— Hélas ! dit-elle en se tournant vers le casse-noisette, cher monsieur Drosselmayer, que ne ferais-je pas pour vous sauver ! Mais cependant, vous en conviendrez, ce qu'on exige de moi est bien dur.



Mais, à ces paroles, Casse-noisette prit un air si lamentable, que Marie, qui croyait toujours voir les mâchoires du roi des souris s'ouvrir pour le dévorer, résolut de faire encore ce sacrifice pour sauver le malheureux jeune homme. Le soir même, elle mit donc les poupées de sucre et de biscuit sur le bord de l'armoire, comme la veille elle avait mis les dragées et les massepains. Baisant cependant, en manière d'adieu, l'un



après l'autre, ses bergers, ses bergères, et leurs moutons cachant derrière toute la troupe un petit enfant aux joues arrondies, qu'elle aimait tout particulièrement.

— Ah ! c'est trop fort, s'écria le lendemain la présidente, il faut décidément que d'affreuses souris aient établi leurs

domiciles dans l'armoire vitrée, car toutes les poupées de la pauvre Marie sont dévorées.

A cette nouvelle, de grosses larmes sortirent des yeux de Marie ; mais presque aussitôt elles se séchèrent et firent place à un doux sourire, car intérieurement elle se disait : Qu'importent bergers, bergères et moutons, puisque Casse-noisette est sauvé.



— Mais, dit Fritz, qui avait assisté d'un air réfléchi à toute la conversation, je te rappellerai, petite maman, que le boulanger a un excellent conseiller de légation gris, que l'on pourrait envoyer chercher, et qui mettra bientôt fin à tout ceci en croquant les souris les unes après les autres, et après les souris dame Souriçonne elle-même, et le roi des souris comme madame sa mère.

— Oui, répondit la présidente, mais ton conseiller de légation, en sautant sur les tables et les cheminées, me mettra en morceaux mes tasses et mes verres.

— Ah ! ouiche ! dit Fritz, il n'y a pas de danger ; le conseiller de légation du boulanger est un gaillard trop adroit pour commettre de pareilles bévues, et je voudrais bien pouvoir marcher sur le bord des gouttières et sur la crête des toits avec autant d'adresse et de solidité que lui.

— Pas de chats dans la maison ! pas de chats ici ! s'écria la présidente, qui ne pouvait pas les souffrir.

— Mais, dit le président, attiré par le bruit, il y a quelque chose de bon à prendre dans ce qu'a dit M. Fritz, ce serait, au lieu d'un chat, d'employer des souricières.

— Par Dieu ! s'écria Fritz, cela tombe à merveille, puisque c'est parrain Drosselmayer qui les a inventées.

Tout le monde se mit à rire, et comme, après perquisitions faites dans la maison, il fut reconnu qu'il n'y existait aucun instrument de ce genre, on envoya chercher une excellente souricière chez parrain Drosselmayer, laquelle fut amorcée d'un morceau de lard, et tendue à l'endroit même où les souris avaient fait un si grand dégât la nuit précédente.

Marie se coucha donc dans l'espoir que le lendemain le roi des souris se trouverait pris dans la boîte, où ne pouvait manquer de le conduire sa gourmandise. Mais vers les onze heures du soir, et comme elle était dans son premier sommeil, elle fut réveillée par quelque chose de froid et de velu qui sautillait sur ses bras et sur son visage ; puis, au même instant, ce piaulement et ce sifflement qu'elle connaissait si bien retentit à ses oreilles. L'affreux roi des souris était

là sur son traversin, les yeux scintillant d'une flamme sanglante, et ses sept gueules ouvertes, comme s'il était prêt à dévorer la pauvre Marie.

— Je m'en moque, je m'en moque, disait le roi des souris, je n'irai pas dans la petite maison, et ton lard ne me tente pas; je ne serai pas pris : je m'en moque. Mais il faut que tu me donnes tes livres d'images et ta petite robe de soie; autrement, prends-y garde, je dévorerai ton Casse-noisette.

On comprend qu'après une telle exigence, Marie se réveilla le lendemain l'âme pleine de douleur et les yeux pleins de larmes. Aussi sa mère ne lui apprit-elle rien de nouveau lorsqu'elle lui dit que la souricière avait été inutile, et que le roi des souris s'était douté de quelque piége. Alors, comme la présidente sortait pour veiller aux apprêts du déjeuner, Marie entra dans le salon, et s'avançant en sanglotant vers l'armoire vitrée :

— Hélas! mon bon et cher monsieur Drosselmayer, dit-elle, où donc cela s'arrêtera-t-il? Quand j'aurai donné au roi des Souris mes jolis livres d'images à déchirer, et ma belle petite robe de soie, dont l'enfant Jésus m'a fait cadeau le jour de Noël, à mettre en morceaux, il ne sera pas content encore, et tous les jours m'en demandera davantage; si bien que lorsque je n'aurai plus rien à lui donner,

peut-être me dévorera-t-il à votre place. Hélas ! pauvre enfant que je suis, que dois-je donc faire, mon bon et cher monsieur Drosselmayer, que dois-je donc faire?

Et tout en pleurant, et tout en se lamentant ainsi, Marie s'aperçut que Casse-noisette avait au cou une tache de sang. Du jour où Marie avait appris que son protégé était le fils du marchand de joujoux et le neveu du conseiller de médecine, elle avait cessé de le porter dans ses bras, et ne l'avait plus ni caressé ni embrassé, et sa timidité à son égard était si grande, qu'elle n'avait pas même osé le toucher du bout du doigt. Mais en ce moment voyant qu'il était blessé, et craignant que sa blessure ne fût dangereuse, elle le sortit doucement de l'armoire, et se mit à essuyer avec son mouchoir la tache de sang qu'il avait au cou. Mais



quel fut son étonnement lorsqu'elle sentit tout à coup que Casse-noisette commençait à se remuer dans sa main ! Elle le reposa vivement sur son rayon ; alors sa bouche

s'agita de droite et de gauche, ce qui la fit paraître plus grande encore, et, à force de mouvements, finit à grand'-peine par articuler ces mots :

— Ah ! très-chère demoiselle Silberhaus, excellente amie à moi, que ne vous dois-je pas, et que de remercîments n'ai-je pas à vous faire ! Ne sacrifiez donc pas pour moi vos livres d'images et votre robe de soie ; procurez-moi seulement une épée, mais une bonne épée, et je me charge du reste.

Casse-noisette voulait en dire plus long encore, mais ses paroles devinrent inintelligibles, sa voix s'éteignit tout à fait, et ses yeux, un moment animés par l'expression de la plus douce mélancolie, devinrent immobiles et atones. Marie n'éprouva aucune terreur, au contraire, elle sauta de joie, car elle était bien heureuse de pouvoir sauver Casse-noisette, sans avoir à lui faire le sacrifice de ses livres d'images et de sa robe de soie. Une seule chose l'inquiétait, c'était de savoir où elle trouverait cette bonne épée que demandait le petit bonhomme ; Marie résolut alors de s'ouvrir de son embarras à Fritz, qu'à part sa forfanterie elle savait être un obligeant garçon. Elle l'amena donc devant l'armoire vitrée, lui raconta tout ce qui lui était arrivé avec Casse-noisette et le roi des souris, et finit par lui exposer le genre de service qu'elle attendait de lui. La seule

chose qui impressionna Fritz dans ce récit fut d'apprendre que bien réellement ses hussards avaient manqué de cœur au plus fort de la bataille; aussi, demanda-t-il à Marie si l'accusation était bien vraie, et comme il savait la petite fille incapable de mentir, sur son affirmation, il s'élança vers l'armoire, et fit à ses hussards un discours qui parut



leur inspirer une grande honte. Mais ce ne fut pas tout; pour punir tout le régiment dans la personne de ses chefs, il dégrada les uns après les autres tous les officiers, et défendit expressément aux trompettes de jouer pendant un an la marche des *Hussards de la Garde*, puis se retournant vers Marie :

— Quant à Casse-noisette, dit-il, qui me paraît un brave garçon, je crois que j'ai son affaire : comme j'ai mis hier à la réforme, avec sa pension, bien entendu, un vieux ma-

jor de cuirassiers qui avait fini son temps de service, je présume qu'il n'a plus besoin de son sabre, lequel était une excellente lame. Restait à trouver le major ; on se mit à sa recherche, et on le découvrit mangeant la pension que Fritz lui avait faite, dans une petite auberge perdue, au coin le plus reculé du troisième rayon de l'armoire. Comme l'avait pensé Fritz, il ne fit aucune difficulté de rendre son sabre, qui lui était devenu inutile, et qui fut à l'instant même passé au cou de Casse-noisette.



La frayeur qu'éprouvait Marie l'empêcha de s'endormir la nuit suivante ; aussi était-elle si bien éveillée, qu'elle entendit sonner les douze coups de l'horloge du salon. A peine la vibration du dernier coup eut-elle cessé, que de singulières rumeurs retentirent du côté de l'armoire, et qu'on entendit un grand cliquetis d'épées, comme si deux adver

saires acharnés en venaient aux mains. Tout à coup l'un des deux combattants fit couic !

— Le roi des souris ! s'écria Marie, pleine de joie et de terreur à la fois. Rien ne bougea d'abord, mais bientôt on frappa doucement, bien doucement à la porte, et une petite voix flûtée fit entendre ces paroles :

— Bien chère demoiselle Silberhaus, j'apporte une joyeuse nouvelle, ouvrez-moi donc, je vous en supplie.

Marie reconnut la voix du jeune Drosselmayer ; elle passa en toute hâte sa petite robe et ouvrit lestement la porte. Casse-noisette était là, tenant son sabre sanglant dans sa main droite, et une bougie dans sa main gauche. Aussitôt qu'il aperçut Marie, il fléchit le genou devant elle et dit :



— C'est vous seule, ô madame, qui m'avez animé du courage chevaleresque que je viens de déployer, et qui avez donné à mon bras la force de combattre l'insolent qui

osa vous menacer : ce misérable roi des souris est là, baigné dans son sang. Voulez-vous, ô madame, ne pas dédaigner les trophées de la victoire, offerts de la main d'un chevalier qui vous sera dévoué jusqu'à la mort ? Et, en disant cela, Casse-noisette tira de son bras gauche les sept couronnes d'or du roi des souris qu'il y avait passées en guise de bracelets, et les offrit à Marie qui les accepta avec joie.



Alors Casse-noisette, encouragé par cette bienveillance, se releva et continua ainsi :

— Ah ! ma chère demoiselle Silberhaus, maintenant que j'ai vaincu mon ennemi, quelles admirables choses ne pourrais-je pas vous faire voir si vous aviez la condescendance de m'accompagner seulement pendant quelques pas. Oh ! faites-le, faites-le, ma chère demoiselle, je vous en supplie !

Marie n'hésita pas un instant à suivre Casse-noisette, sa-

chant combien elle avait de droits à sa reconnaissance, et étant bien certaine qu'il ne pouvait avoir aucun mauvais dessein sur elle.

— Je vous suivrais, dit-elle, mon cher monsieur Drosselmayer, mais il ne faut pas que ce soit bien loin, ni que le voyage dure bien longtemps, car je n'ai pas encore suffisamment dormi.



— Je choisirai donc, dit Casse-noisette, le chemin le plus court, quoiqu'il soit le plus difficile. Et à ces mots il marcha devant, et Marie le suivit.

Le royaume des poupées.

Tous deux arrivèrent bientôt devant une vieille et immense armoire située dans un corridor tout près de la porte, et qui servait de garde-robe. Là, Casse-noisette s'arrêta, et Marie remarqua, à son grand étonnement, que les battants de l'armoire, ordinairement si bien fermés, étaient tout grands ouverts, de façon qu'elle voyait à merveille la pelisse de voyage de son père qui était en peau de renard et qui se trouvait suspendue en avant de tous les autres habits,

Casse-noisette grimpa fort adroitement le long des lisières, et, en s'aidant des brandebourgs jusqu'à ce qu'il pût atteindre à la grande houppe qui, attachée par une grosse ganse retombait sur le dos de cette pelisse, Casse-noisette en tira aussitôt un charmant escalier de bois de cèdre, qu'il dressa de façon à ce que sa base touchât la terre et à ce que son extrémité supérieure se perdît dans la manche de la pelisse.

— Et maintenant, ma chère demoiselle, lui dit Casse-noisette, ayez la bonté de me donner la main et de monter avec moi. Marie obéit, et à peine eut-elle regardé par la manche, qu'une étincelante lumière brilla devant elle, et qu'elle se trouva tout d'un coup transportée au milieu d'une prairie embaumée, et qui scintillait comme si elle eût été toute parsemée de pierres précieuses.

— O mon Dieu ! s'écria Marie, tout éblouie, où sommes-nous donc, mon cher monsieur Drosselmayer ?

— Nous sommes dans la plaine du sucre candi, mademoiselle ; mais nous ne nous y arrêterons pas, si vous le voulez bien, et nous allons tout de suite passer par cette porte.

Alors seulement Marie aperçut en levant les yeux une admirable porte par laquelle on sortait de la prairie. Elle semblait être construite de marbre blanc, de marbre rouge

et de marbre brun ; mais quand Marie se rapprocha, elle vit que toute cette porte n'était formée que de conserves à la fleur d'orange, de pralines et de raisin de Corinthe, c'est pourquoi, à ce que lui apprit Casse-noisette, cette porte était appelée la porte des pralines.

Cette porte donnait sur une grande galerie supportée par des colonnes en sucre d'orge, sur laquelle galerie six singes vêtus de rouge faisaient une musique sinon des plus mélo-



dieuses, du moins des plus originales. Marie avait tant de hâte d'arriver, qu'elle ne s'apercevait même pas qu'elle marchait sur un pavé de pistaches et de macarons qu'elle prenait tout bonnement pour du marbre. Enfin, elle atteignit le bout de la galerie, et à peine fut-elle en plein air, qu'elle se trouva environnée des plus délicieux parfums, lesquels s'échappaient d'une charmante petite forêt qui s'ouvrait devant elle. Cette forêt, qui eût été sombre sans la quantité

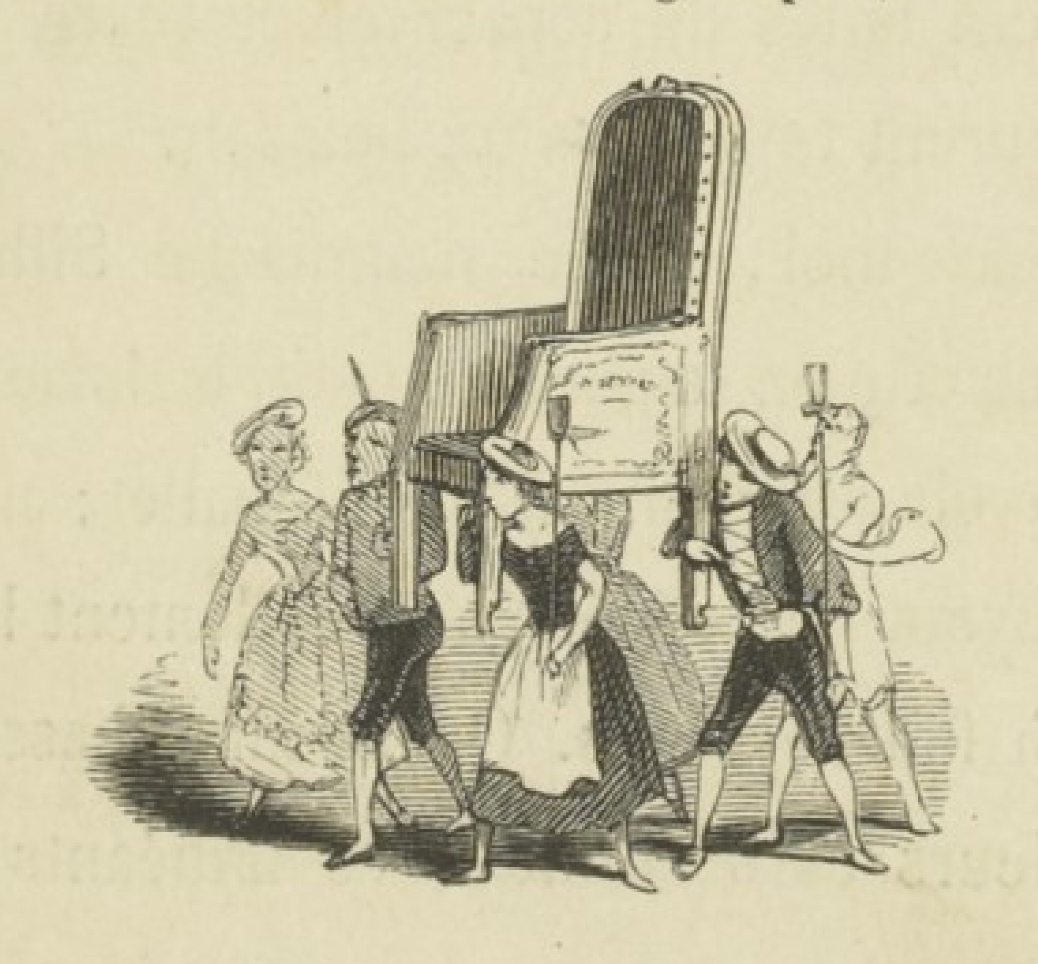
de lumières qu'elle contenait, était éclairée d'une façon si resplendissante, qu'on distinguait parfaitement les fruits d'or et d'argent qui étaient suspendus aux branches ornées de rubans et de bouquets et pareilles à de joyeux mariés.

— O mon cher monsieur Drosselmayer, s'écria Marie, quel est ce charmant endroit, je vous prie?

— Nous sommes dans la forêt de Noël, mademoiselle, dit Casse-noisette, et c'est ici qu'on vient chercher les arbres auxquels l'enfant Jésus suspend ses présents.

— Oh! continua Marie, ne pourrais-je donc pas m'arrêter ici un instant? On y est si bien et il y sent si bon!

Aussitôt Casse-noisette frappa entre ses deux mains; et plusieurs bergers et bergères, chasseurs et chasseresses sortirent de la forêt, si délicats et si blancs, qu'ils semblaient de sucre raffiné. Ils apportaient un charmant fauteuil de chocolat incrusté d'angélique, sur lequel ils dis-



posèrent un coussin de jujube, et invitèrent fort poliment Marie à s'y asseoir. A peine y fut-elle, que, comme cela se pratique dans les opéras, les bergers et les bergères, les chasseurs et les chasseresses prirent leurs positions, et commencèrent à danser un charmant ballet accompagné



de cors, dans lesquels les chasseurs soufflaient d'une façon très-mâle, ce qui colora leur visage de manière que leurs joues semblaient faites de conserves de roses. Puis, le pas fini, ils disparurent tous dans un buisson.

— Pardonnez-moi, chère demoiselle Silberhaus, dit alors Casse-noisette en tendant la main à Marie, pardonnez-moi de vous avoir offert un si chétif ballet; mais ces marauds-là ne savent que répéter éternellement le même pas qu'ils ont déjà fait cent fois. Quant aux chasseurs, ils ont soufflé dans leurs cors comme des fainéants, et je vous

réponds qu'ils auront affaire à moi. Mais laissons là les drôles, et continuons la promenade, si elle vous plaît.

— J'ai cependant trouvé tout cela bien charmant, dit Marie se rendant à l'invitation de Casse-noisette, et il me semble, mon cher monsieur Drosselmayer, que vous êtes injuste pour nos petits danseurs.

Casse-noisette fit une moue qui voulait dire : « Nous verrons, et votre indulgence leur sera comptée. » Puis ils continuèrent leur chemin, et arrivèrent sur les bords d'une rivière qui semblait exhaler tous les parfums qui embaumaient l'air.

— Ceci, dit Casse-noisette sans même attendre que Marie l'interrogeât, est la rivière Orange. C'est une des plus petites du royaume ; car, excepté sa bonne odeur, elle ne peut être comparée au fleuve Limonade, qui se jette dans la mer du Midi qu'on appelle la mer de Punch, ni au lac Orgeat, qui se jette dans la mer du Nord qu'on appelle la mer de Lait d'amandes.

Non loin de là était un petit village dans lequel les maisons, les églises, le presbytère du curé, tout enfin était brun ; seulement les toits en étaient dorés, et les murailles resplendissaient incrustées de petits bonbons roses, bleus et blancs.

— Ceci est le village de Massepains, dit Casse-noisette ;

c'est un gentil bourg, comme vous voyez, situé sur le ruisseau du Miel. Les habitants en sont assez agréables à voir, seulement on les trouve sans cesse de mauvaise humeur, attendu qu'ils ont toujours mal aux dents. Mais, chère demoiselle Silberhaus, continua Casse-noisette, ne nous arrêtons pas, je vous prie, à visiter tous les villages et toutes les petites villes de ce royaume. A la capitale! à la capitale!

Casse-noisette s'avança alors tenant toujours Marie par la main, mais plus lestement qu'il ne l'avait fait encore; car Marie, pleine de curiosité, marchait côte à côte près de lui, légère comme un oiseau. Enfin, au bout de quelque temps, un parfum de roses se répandit dans l'air, et tout, autour d'eux, prit une couleur rose. Marie remarqua que c'était l'odeur et le reflet d'un fleuve d'essence de roses qui roulait ses petits flots avec une charmante mélodie. Sur les eaux parfumées, des cygnes d'argent, ayant au cou des colliers d'or, glissaient lentement en chantant entre eux les plus délicieuses chansons, à ce point que cette harmonie, qui les réjouissait fort à ce qu'il paraît, faisait sautiller autour d'eux des poissons de diamant.

— Ah! s'écria Marie, voilà le joli fleuve que parrain Drosselmayer voulait me faire à Noël, et moi, je suis la petite fille qui caressait les cygnes.

Le voyage.

Casse-noisette frappa encore une fois dans ses deux mains; alors le fleuve d'essence de roses se gonfla visiblement, et de ses flots agités sortit un char de coquillage couvert de pierreries étincelantes au soleil, et traîné par des dauphins d'or. Douze charmants petits Mores, avec des bonnets en



écailles de dorades et des habits en plumes de colibris, sautèrent sur le rivage, et portèrent doucement Marie d'abord, et ensuite Casse-noisette, dans le char, qui se mit à cheminer sur l'eau.

C'était, il faut l'avouer, une ravissante chose, et qui pourrait se comparer au voyage de Cléopâtre remontant le Sidnus, que de voir Marie sur son char de coquillage, embaumée de parfums, flottant sur des vagues d'essence de

roses, s'avançant traînée par ses dauphins d'or, qui relevaient la tête, et lançaient en l'air des gerbes brillantes de cristal rosé qui retombaient en pluie diaprée de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Enfin, pour que la joie pénétrât par tous les sens, une douce harmonie commençait de retentir, et l'on entendait de petites voix argentines qui chantaient.

« Qui donc vogue ainsi sur le fleuve d'essence de roses, est-ce la fée Mab ou la reine Titania ? Répondez, petits poissons, qui scintillez sous les vagues, pareils à des éclairs liquides ; répondez, cygnes gracieux qui glissez à la surface de l'eau ; répondez, oiseaux aux vives couleurs qui traversez l'air comme des fleurs volantes. »

Et pendant ce temps les douze petits Mores, qui avaient sauté derrière le char de coquillage, secouaient en cadence leurs petits parasols garnis de sonnettes, à l'ombre desquels



ils abritaient Marie, tandis que celle-ci, penchée sur les flots,

souriait au charmant visage qui lui souriait dans chaque vague qui passait devant elle.

Ce fut ainsi qu'elle traversa le fleuve d'essence de roses et s'approcha de la rive opposée. Puis, lorsqu'elle n'en fut plus qu'à la longueur d'une rame, les douze Mores sautèrent les uns à l'eau, les autres sur le rivage, et faisant la chaîne, ils portèrent, sur un tapis d'angélique tout parsemé de pastilles de menthe, Marie et Casse-noisette.

Restait à traverser un petit bosquet, plus joli peut-être encore que la forêt de Noël, tant chaque arbre brillait et étincelait de sa propre essence. Mais ce qu'il y avait de remarquable surtout, c'étaient les fruits pendus aux branches, et qui n'étaient pas seulement d'une couleur et d'une transparence singulière, les uns jaunes comme des topazes, les autres rouges comme des rubis, mais encore d'un parfum étrange.

Nous sommes dans le bois des confitures, dit Casse-noisette, et au delà de cette lisière est la capitale.

Et, en effet, Marie écarta les dernières branches, et resta stupéfaite en voyant l'étendue, la magnificence et l'originalité de la ville, qui s'élevait devant elle sur une pelouse de fleurs. Non-seulement les murs et les clochers resplendissaient des plus vives couleurs, mais encore pour la forme des bâtiments il n'y avait point à espérer d'en rencon-

trer de pareils sur la terre. Quant aux remparts et aux portes, ils étaient entièrement construits avec des fruits glacés qui brillaient au soleil de leur propre couleur, rendue plus brillante encore par le sucre cristallisé qui les recouvrait. A la porte principale, et qui fut celle par laquelle ils firent leur entrée, des soldats d'argent leur présentèrent les armes, et un petit homme, enveloppé d'une robe de chambre de brocart d'or, se jeta au cou de Casse-noisette en lui disant :



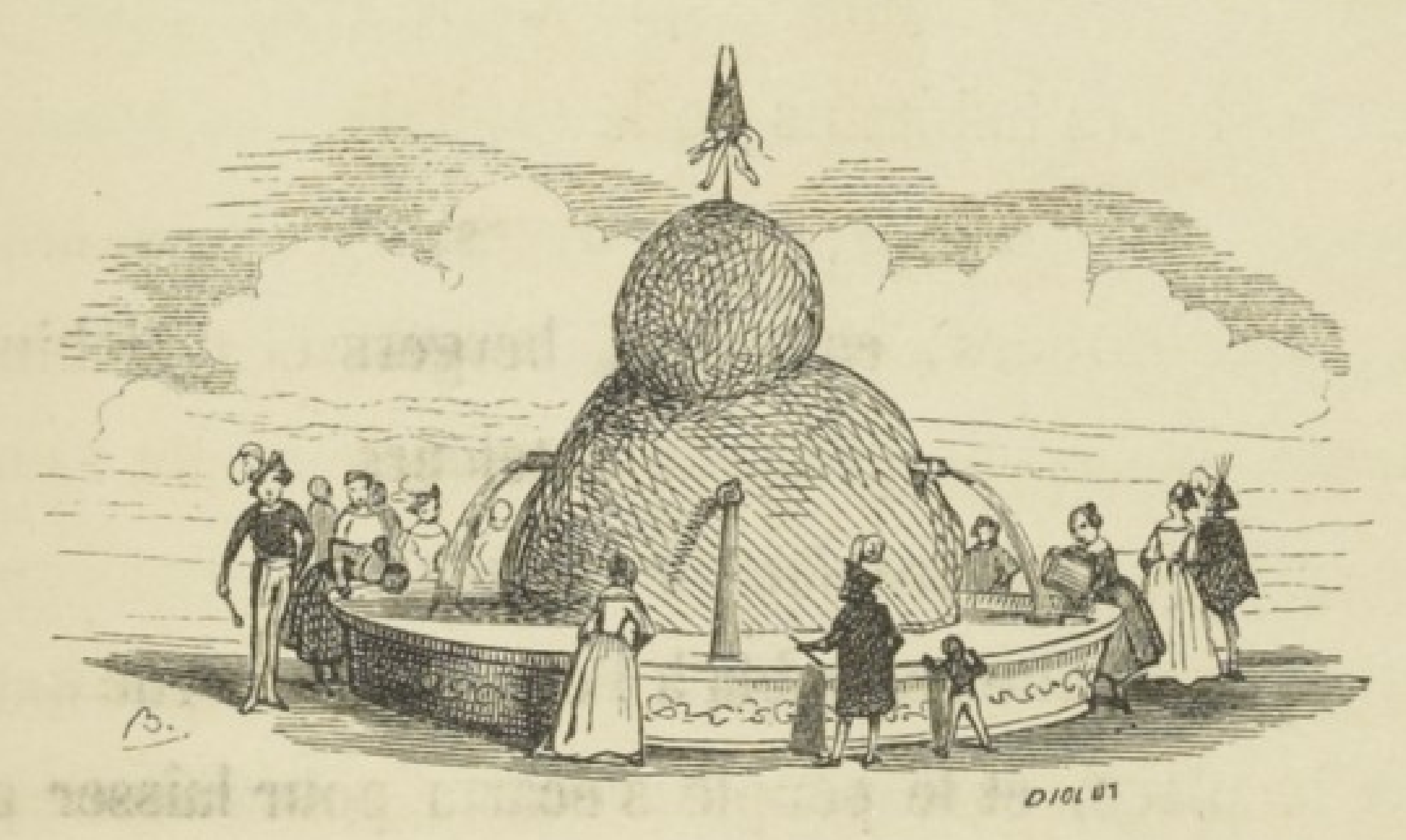
— Oh ! cher prince ! vous voilà donc enfin ! Soyez le bienvenu à Confiturembourg.

Marie s'étonna un peu du titre pompeux qu'on donnait à Casse-noisette, mais elle fut bientôt distraite de son étonnement par une rumeur formée d'une telle quantité de voix, qui jacassaient en même temps, qu'elle demanda à Casse-

noisette s'il y avait dans la capitale du royaume des poupées quelque émeute ou quelque fête.

— Il n'y a rien de tout cela, chère demoiselle Silberhaus, répondit Casse-noisette ; mais Confiturembourg est une ville joyeuse et peuplée qui fait grand bruit à la surface de la terre ; et cela se passe tous les jours, comme vous allez le voir pour aujourd'hui ; seulement donnez-vous la peine d'avancer, voilà tout ce que je vous demande.

Marie, poussée à la fois par sa propre curiosité et par l'invitation si polie de Casse-noisette, hâta sa marche, et se trouva bientôt sur la place du grand marché, qui avait un des plus magnifiques aspects qui se pût voir. Toutes les maisons d'alentour étaient en sucreries, montées à jour, avec galeries sur galeries ; et au milieu de la place s'élevait, en forme



d'obélisque, une gigantesque brioche, du milieu de laquelle s'élançaient quatre fontaines de limonade, d'orangeade,

d'orgeat et de sirop de groseille. Quant aux bassins, ils étaient remplis d'une crème si fouettée et si appétissante, que beaucoup de gens très-bien mis, et qui paraissaient on ne peut plus comme il faut, en mangeaient publiquement à la cuiller. Mais ce qu'il y avait de plus agréable et de plus récréatif à la vue, c'étaient de charmantes petites gens qui se coudoyaient et se promenaient par milliers, bras dessus bras



dessous, riant, chantant et causant à pleine voix, ce qui occasionnait ce joyeux tumulte que Marie avait entendu. Il y avait là, outre les habitants de la capitale, des hommes de tous les pays, Arméniens, Juifs, Grecs, Tyroliens, officiers, soldats, prédicateurs, capucins, bergers et polichinelles, enfin toute espèce de gens, de bateleurs et de sauteurs, comme on en rencontre dans le monde.

Bientôt le tumulte redoubla à l'entrée d'une rue qui donnait sur la place, et le peuple s'écarta pour laisser passer un cortége. C'était le Grand Mogol qui se faisait porter sur un palanquin, accompagné de quatre-vingt-treize grands de

son royaume et sept cents esclaves ; mais, en ce moment même, il se trouva, par hasard, que par la rue parallèle arriva le Grand Sultan à cheval, lequel était accompagné de trois cents janissaires. Les deux souverains avaient toujours été quelque peu rivaux, et par conséquent ennemis, ce qui faisait que les gens de leurs suites se rencontraient rarement sans que cette rencontre amenât quelque rixe. Ce fut bien autre chose, on le comprendra facilement, quand ces deux puissants monarques se trouvèrent en face l'un de l'autre; d'abord ce fut une confusion du milieu de laquelle essayèrent de se tirer les gens du pays ; mais bientôt on entendit les cris de fureur et de désespoir : un jardinier qui se sauvait avait abattu avec le manche de sa bêche la tête d'une bramine fort considérée dans sa caste, et le Grand Sultan lui-même avait renversé de son cheval un polichinelle alarmé qui avait passé entre les jambes de son quadrupède ; le brouhaha allait donc en augmentant quand l'homme à la robe de chambre de brocart, qui à la porte de la ville avait salué Casse-noisette du titre de prince, grimpa d'un seul élan tout en haut de la brioche, et ayant sonné trois fois d'une cloche, claire, bruyante et argentine s'écria trois fois :

— Confiseur, confiseur, confiseur !

Aussitôt le tumulte s'apaisa, les deux cortéges embrouillés

se débrouillèrent, on brossa le Grand Sultan qui était cou-



vert de poussière, on remit la tête au bramine, en lui recommandant de ne pas éternuer de trois jours, de peur



qu'elle ne se décollât, puis, le calme rétabli, les allures joyeuses recommencèrent, et chacun revint puiser de la limonade, de l'orangeade et du sirop de groseille à la fontaine, et manger de la crème à pleines cuillers dans ses bassins.

— Mais, mon cher monsieur Drosselmayer, dit Marie, quelle est donc la cause de l'influence exercée sur ce petit peuple par ce mot trois fois répété : Confiseur, confiseur, confiseur ?

— Il faut vous dire, mademoiselle, répondit Casse-noisette, que le peuple de Confiturembourg croit, par expérience, à la métempsycose, et est soumis à l'influence supérieure d'un principe appelé Confiseur, lequel principe lui donne, selon son caprice et en le soumettant à une cuisson plus ou moins prolongée, la forme qui lui plaît. Or, comme chacun croit toujours sa forme la meilleure, il n'y a jamais personne qui se soucie d'en changer ; voilà d'où vient l'influence magique de ce mot, confiseur, sur les Confiturembourgeois, et comment ce mot, prononcé par le bourgmestre, suffit pour apaiser le plus grand tumulte, comme vous venez de le voir ; chacun, à l'instant même, oublie les choses terrestres, les côtes enfoncées et les bosses à la tête ; puis, rentrant en lui-même, se dit : Mon Dieu ! qu'est-ce que l'homme, et que ne peut-il pas devenir !

Tout en causant ainsi, on était arrivé en face d'un palais, répandant une lueur rose et surmonté de cent tourelles élégantes et aériennes ; les murs en étaient parsemés de bouquets de violettes, de narcisses, de tulipes et de jasmins qui rehaussaient de leurs couleurs variées le fond rosé sur le-

quel il se détachait. La grande coupole du milieu était parsemée de milliers d'étoiles d'or et d'argent.



— O mon Dieu, s'écria Marie, quel est donc ce merveilleux édifice?

— C'est le palais des Massepains, répondit Casse-noisette ; c'est-à-dire l'un des monuments les plus remarquables de la capitale du royaume des poupées.

Cependant, toute perdue qu'elle était dans son admiration contemplative, Marie ne s'en aperçut pas moins que la toiture d'une des grandes tours manquait entièrement, et que des petits bonshommes de pain d'épice, montés sur un échafaudage de cannelle, étaient occupés à le rétablir. Elle

allait questionner Casse-noisette sur cet accident, lorsque prévenant son intention :

— Hélas! dit-il, il y a peu de temps que ce palais a été menacé de grandes dégradations, si ce n'est d'une ruine entière. Le géant Bouche Friande mordit légèrement cette tour, et il avait même déjà commencé de grignoter la coupole, lorsque les Confiturembourgeois vinrent lui apporter en tribut un quartier de la ville, nommé Nougat, et une grande portion de la forêt Angélique, moyennant quoi il consentit à s'éloigner, sans avoir fait d'autres dégâts que celui que vous voyez.

Dans ce moment on entendit une douce et charmante musique. Les portes du palais s'ouvrirent d'elles-mêmes, et douze petits pages en sortirent portant dans leurs mains des brins d'herbes aromatiques, allumés en guise de flambeaux; leurs têtes étaient composées d'une perle; six d'entre eux avaient le corps fait de rubis, et six autres d'émeraudes, et avec cela ils trottaient fort joliment sur deux petits pieds d'or ciselés avec le plus grand soin et dans le goût de Benvenuto Cellini.

Ils étaient suivis de quatre dames de la taille tout au plus de mademoiselle Clairchen, sa nouvelle poupée, mais si splendidement vêtues, si richement parées, que Marie ne put méconnaître en elles les princesses royales de Confiturem-

bourg. Toutes quatre, en apercevant Casse-noisette, s'élançaient à son cou avec la plus tendre effusion, s'écriant en même temps et d'une seule voix :

— Oh ! mon prince, mon excellent prince ! Oh ! mon frère ! mon excellent frère !



Casse-noisette paraissait fort touché ; il essuya les nombreuses larmes qui coulaient de ses yeux, et prenant Marie par la main, il dit pathétiquement, en s'adressant aux quatre princesses :

— Mes chères sœurs, voici mademoiselle Marie Silberhaus que je vous présente ; c'est la fille de M. le président Silberhaus de Nuremberg, homme fort considéré dans la ville qu'il habite. C'est elle qui a sauvé ma vie, car, si au moment où je venais de perdre la bataille, elle n'avait pas jeté sa pantoufle au roi des souris, et si plus tard elle n'avait pas eu la bonté de me prêter le sabre d'un major, mis à la retraite par son frère, je serais maintenant couché dans le

tombeau, ou, qui pis est encore, dévoré par le roi des souris. Ah! chère demoiselle Silberhaus, s'écria Casse-noisette dans un enthousiasme qu'il ne pouvait plus maîtriser : Pirlipate, la princesse Pirlipate, toute fille du roi qu'elle était, n'était pas digne de dénouer les cordons de vos jolis petits souliers.

— Oh! non, non, bien certainement, répétèrent en chœur les quatre princesses. Et, se jetant au cou de Marie, elles s'écrièrent : Oh! noble libératrice de notre cher et bien-aimé prince et frère! oh! excellente demoiselle Silberhaus!

Et avec ces exclamations, que leur cœur gonflé de joie ne leur permettait pas de développer davantage, les quatre princesses conduisirent Marie et Casse-noisette dans l'intérieur du palais, les forcèrent de s'asseoir sur de charmants petits canapés en bois de cèdre et de Brésil, parsemés de fleurs d'or, disant qu'elles voulaient elles-mêmes préparer leur repas. En conséquence, elles allèrent chercher une quantité de petits vases et de petites écuelles de la plus fine porcelaine du Japon, des cuillers, des couteaux, des fourchettes, des casseroles et autres ustensiles de cuisine tout en or et en argent; apportèrent les plus beaux fruits et les plus délicieuses sucreries que Marie eût jamais vus, et commencèrent à se trémousser de telle façon, que Marie vit bien

que les princesses de Confiturembourg s'entendaient merveilleusement à faire la cuisine. Or, comme Marie s'entendait très-bien à ces sortes de choses, elle souhaitait intérieurement de prendre une part active à ce qui se passait ; alors, comme si elle eût pu deviner le vœu intérieur de Marie, la plus jolie des quatre sœurs de Casse-noisette lui tendit un petit mortier d'or et lui dit :

— Chère libératrice de mon frère, pilez-moi, je vous prie, de ce sucre candi.



Marie s'empressa de se rendre à l'invitation, et tandis qu'elle frappait si gentiment dans le mortier, qu'il en sortait une mélodie charmante, Casse-noisette se mit à raconter dans le plus grand détail toutes ses aventures ; mais, chose étrange, il semblait à Marie, pendant ce récit, que peu à peu les mots du jeune Drosselmayer, ainsi que le

bruit du mortier n'arrivaient plus qu'indistinctement à son oreille ; bientôt elle se vit enveloppée comme d'une légère vapeur, puis la vapeur se changea en une gaze d'argent, qui s'épaissit de plus en plus autour d'elle, et qui peu à peu lui déroba la vue de Casse-noisette et des princesses ses sœurs. Alors des chants étranges, qui lui rappelaient ceux qu'elle avait entendus sur le fleuve d'essence de roses, se firent entendre mêlés au murmure croissant des eaux, puis il sembla à Marie que les vagues passaient sous elle et la soulevaient en se gonflant. Elle sentit qu'elle montait haut, plus haut, bien plus haut, plus haut encore, et prrrrrrrou et paff, qu'elle tombait d'une hauteur qu'elle ne pouvait mesurer.

Conclusion.

On ne fait pas une chute de quelque mille pieds sans se réveiller! Aussi Marie se réveilla, et, en se réveillant, se retrouva dans son petit lit. Il faisait grand jour, et sa mère était près d'elle en lui disant : — Est-il possible d'être aussi paresseuse que tu l'es? Voyons, réveillons-nous; habillons-nous bien vite, car le déjeuner nous attend.

— Oh ! chère petite mère, dit Marie en ouvrant ses grands yeux étonnés, où donc m'a conduit cette nuit le



jeune monsieur Drosselmayer, et quelles admirables choses ne m'a-t-il pas fait voir?

Alors Marie raconta tout ce que nous venons de raconter nous-mêmes, et lorsqu'elle eut fini, sa mère lui dit :

— Tu as fait là un bien long et bien charmant rêve, chère petite Marie; mais maintenant que tu es réveillée, il faudrait oublier tout cela, et venir faire ton premier déjeuner.

Mais Marie, tout en s'habillant, persista à soutenir que ce n'était point un rêve, et qu'elle avait bien réellement vu tout cela. Sa mère alors alla vers l'armoire, prit Casse-noisette qui était, comme d'habitude, sur son troisième rayon, l'apporta à la petite fille, et lui dit :

— Comment peux-tu t'imaginer, folle enfant, que cette poupée, qui est composée de bois et de drap, puisse avoir la vie, le mouvement et la réflexion?

— Mais, chère maman, reprit avec impatience la petite Marie, je sais parfaitement, moi, que Casse-noisette n'est autre que le jeune monsieur Drosselmayer, neveu du parrain.

Alors Marie entendit un grand éclat de rire derrière elle.

C'étaient le président, Fritz et mademoiselle Trudchen qui s'en donnaient à cœur joie à ses dépens.



— Ah! s'écria Marie, ne voilà-t-il pas que tu te moques aussi de mon Casse-noisette, cher papa? Il a cependant respectueusement parlé de toi, quand nous sommes entrés dans le palais de Massepains, et qu'il m'a présentée aux princesses ses sœurs.

Les éclats de rire redoublèrent de telle façon, que Marie comprit qu'il lui fallait donner une preuve de la vérité de ce qu'elle avait dit, sous peine d'être traitée comme une folle. Elle passa alors dans la chambre voisine, et y prit une petite cassette dans laquelle elle avait soigneusement enfermé les sept couronnes du roi des souris, en lui disant :

— Tiens, chère maman, voici cependant les couronnes du roi des souris que Casse-noisette m'a données la nuit dernière en signe de sa victoire.

La présidente alors, pleine de surprise, prit et regarda ces petites couronnes qui, en métal inconnu et fort brillant, étaient ciselées avec une finesse dont les mains humaines n'eussent point été capables. Le président lui-même ne



pouvait cesser de les examiner, et les jugeait si précieuses, que, quelles que fussent les instances de Fritz, qui se dres-

sait sur la pointe des pieds pour les voir, et qui demandait à les toucher, il ne voulut pas lui en confier une seule.

Alors le président et la présidente se mirent à presser Marie de leur dire d'où venaient ces petites couronnes ; mais elle ne pouvait que persister dans ce qu'elle avait dit ; et quand son père, impatienté de ce qu'il croyait un entêtement de sa part, l'eut appelée menteuse, elle se mit à fondre en larmes et à s'écrier :

— Hélas ! pauvre enfant que je suis, que voulez-vous que je vous dise ?

En ce moment, la porte s'ouvrit ; le conseiller de médecine parut, et s'écria à son tour :

— Mais qu'y a-t-il donc ? et qu'a-t-on fait à ma filleule Marie, qu'elle pleure, qu'elle sanglote ainsi ? Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est donc ?

Le président instruisit le nouveau venu de tout ce qui était arrivé, et, le récit terminé, il lui montra les sept couronnes ; mais à peine les eut-il vues, qu'il se mit à rire.

— Ha ! ha ! dit-il, la plaisanterie est bonne ; ce sont les sept couronnes que je portais à la chaîne de ma montre, il y a quelques années, et dont je fis présent à ma filleule le jour du deuxième anniversaire de sa naissance ; ne vous le rappelez-vous pas, cher président ?

Mais le président et la présidente eurent beau chercher

dans leur mémoire, ils n'avaient gardé aucun souvenir de ce fait ; cependant, s'en rapportant à ce que disait le parrain, leurs figures reprirent peu à peu leur expression de bonté ordinaire ; ce que voyant Marie, elle s'élança vers le conseiller de médecine en s'écriant :

— Mais tu sais tout cela toi, parrain Drosselmayer ; avoue donc que Casse-noisette est ton neveu, et que c'est lui qui m'a donné ces sept couronnes.

Mais parrain Drosselmayer parut prendre fort mal la chose ; son front se plissa, et sa figure s'assombrit de telle



façon, que le président appelant la petite Marie, et la prenant entre ses jambes, lui dit :

— Écoute-moi, mon cher enfant, car c'est sérieusement que je te parle : fais-moi le plaisir, une fois pour toutes, de mettre de côté ces folles imaginations ; car s'il t'arrive en-

core désormais de dire que ton vilain et informe Casse-noisette est le neveu de notre ami le conseiller de médecine, je te préviens que je jetterai non-seulement monsieur Casse-noisette, mais encore toutes les autres poupées, mademoiselle Claire comprise, par la fenêtre. La pauvre Marie n'osa donc plus parler de toutes les belles choses dont son imagination était remplie ; mais mes jeunes lecteurs, et surtout mes jeunes lectrices, comprendront que lorsqu'on a voyagé une fois dans un pays aussi attrayant que le royaume des poupées, et que lorsqu'on a vu une ville aussi succulente que Confiturembourg, ne l'eût-on vue qu'une heure, on ne perd pas facilement un pareil souvenir ; elle essaya donc de parler à son frère de toute son histoire. Mais Marie avait perdu toute sa confiance du moment où elle avait osé dire que ses hussards avaient pris la fuite ; en conséquence, convaincu, sur l'affirmation paternelle, que Marie avait menti, il rendit à ses officiers les grades qu'il leur avait enlevés, et permit à ses trompettes de jouer de nouveau la marche des hussards de la garde, réhabilitation qui n'empêcha pas Marie de croire ce qu'il lui plut sur leur courage.

Marie n'osait donc plus parler de ses aventures ; cependant les souvenirs du royaume des poupées l'entouraient sans cesse, et lorsqu'elle arrêtait son esprit sur ses souve-

nirs, elle revoyait tout, comme si elle eût été encore ou dans la forêt de Noël, ou sur le fleuve d'essence de roses, ou dans la ville de Confiturembourg ; de sorte qu'au lieu de jouer comme auparavant avec ses joujoux, elle s'asseyait immobile et silencieuse, tout à ses réflexions intérieures, et que tout le monde l'appelait la petite rêveuse.



Mais un jour que le conseiller de médecine, sa perruque de verre posée sur le parquet, sa langue passée dans le coin de sa bouche, les manches de sa redingote jaune retroussées, réparait, à l'aide d'un long instrument pointu, quelque chose qui était désorganisé dans une pendule, il arriva que Marie, qui était assise près de l'armoire vitrée, et qui, selon son habitude, regardait Casse-noisette, se plongea si bien dans ses rêveries, qu'oubliant tout à coup que, non-seulement le parrain Drosselmayer, mais encore sa mère étaient là, il lui échappa involontairement de s'écrier :

— Ah ! cher monsieur Drosselmayer ! si vous n'étiez pas un bonhomme de bois, comme le soutient mon père, et si vous existiez véritablement, que je ne ferais pas comme la princesse Pirlipate, et que je ne vous délaisserais pas parce

que, pour m'obliger, vous auriez cessé d'être un charmant jeune homme, car je vous aime véritablement, moi, ah !

Mais à peine venait-elle de pousser ce soupir, qu'il se fit par la chambre un tel tintamarre, que Marie se renversa tout évanouie du haut de sa chaise à terre.

Quand elle revint à elle, Marie se trouva entre les bras de sa mère, qui lui dit :



— Comment est-il possible qu'une grande fille comme toi, je te le demande, soit assez bête pour se laisser tomber en bas de sa chaise, et cela juste au moment où le neveu de M. Drosselmayer, qui a terminé ses voyages, vient d'arriver à Nuremberg ? Voyons, essuie tes yeux et sois gentille.

En effet, Marie essuya ses yeux, et les tournant vers la porte qui s'ouvrait en ce moment, elle aperçut le conseiller de médecine, sa perruque de verre sur la tête, son chapeau sous le bras, sa redingote jaune sur le dos, qui souriait d'un air satisfait, et tenait par la main un jeune homme très-petit, mais fort bien tourné et tout à fait joli. Ce jeune



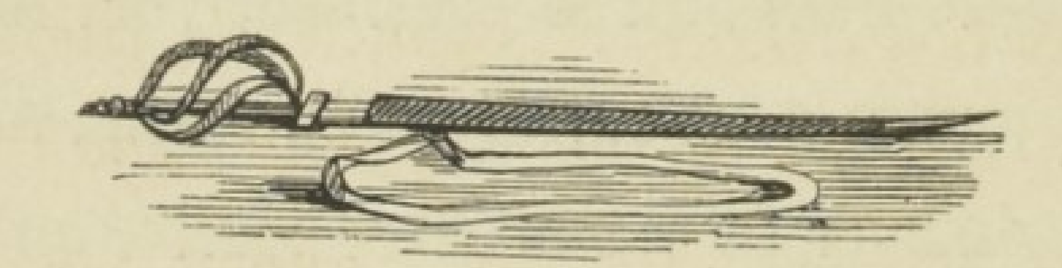
homme portait une superbe redingote de velours rouge, brodé d'or, des bas de soie blancs et des souliers lustrés avec le plus beau vernis. Il avait à son jabot un charmant bouquet de fleurs, était très-coquettement frisé et poudré, tandis que derrière son dos pendait une tresse nattée avec la plus grande perfection. En outre, la petite épée qu'il

avait au côté semblait être toute de pierres précieuses, et le chapeau qu'il portait dessous le bras était tissu de la plus fine soie.

Les mœurs aimables de ce jeune homme se firent connaître sur-le-champ ; car à peine fut-il entré, qu'il déposa aux pieds de Marie une quantité de magnifiques joujoux, mais



principalement les plus beaux massepains et les plus excellents bonbons qu'elle eût mangés de sa vie, si ce n'est cependant ceux qu'elle avait goûtés dans le royaume des poupées. Quant à Fritz, le neveu du conseiller de médecine, comme s'il eût pu deviner les goûts guerriers du fils du



président, lui apportait un sabre du plus fin damas. Ce ne fut pas tout. A table, et lorsqu'on fut arrivé au dessert, l'aimable créature cassa des noisettes pour toute la société; les plus dures ne lui résistaient pas une seconde : de la main droite il les plaçait entre ses dents, de la gauche il tirait sa tresse, et, crac! la noisette tombait en morceaux.



Marie était devenue fort rouge quand elle avait aperçu ce joli petit bonhomme, mais elle devint plus rouge encore lorsque, le dîner fini, il l'invita à passer avec lui dans la chambre à l'armoire vitrée.

— Allez, allez, mes enfants, et amusez-vous ensemble, dit le parrain, je n'ai plus besoin au salon, puisque toutes les horloges de mon ami le président vont bien.

Les deux jeunes gens entrèrent au salon; mais à peine le jeune Drosselmayer fut-il seul avec Marie, qu'il mit un genou en terre, et lui parla ainsi :



— O mon excellente demoiselle Silberhaus ! vous voyez ici à vos pieds l'heureux Drosselmayer, à qui vous sauvâtes la vie à cette même place. Vous eûtes en outre la bonté de dire que vous ne m'eussiez pas repoussé comme l'a fait la vilaine princesse Pirlipate, si pour vous servir j'étais devenu affreux. Or, comme le sort qu'avait jeté sur moi la reine des souris devait perdre toute son influence du jour, où, malgré ma laide figure, je serais aimé d'une jeune et jolie personne, je cessai à l'instant même d'être un stupide casse-noisette, et je repris ma forme première, qui n'est pas désagréable, comme vous pouvez le voir. Ainsi donc, ma chère demoiselle, si vous êtes toujours dans les mêmes sentiments à mon égard, faites-moi la grâce de m'accorder votre main bien-aimée, partagez mon trône et ma couronne, et

régnez avec moi sur le royaume des poupées, car à cette heure j'en suis redevenu le roi.

Alors Marie releva doucement le jeune Drosselmayer, et lui dit :

— Vous êtes un aimable et bon roi, monsieur, et comme vous avez avec cela un charmant royaume, orné de palais magnifiques et peuplé de sujets très-gais, je vous accepte, sauf la ratification de mes parents, pour mon fiancé.

Là-dessus, comme la porte du salon s'était ouverte tout doucement sans que les jeunes gens y fissent attention, tant ils étaient préoccupés de leurs sentiments, le président, la présidente et le parrain Drosselmayer s'avancèrent, criant



bravo de toutes leurs forces, ce qui rendit Marie rouge comme une cerise, mais ce qui ne déconcerta nullement le

jeune homme, lequel s'avança vers le président et la présidente, et, avec un salut gracieux, leur fit un joli compliment par lequel il sollicitait la main de Marie, qui lui fut accordée à l'instant.

Le même jour Marie fut fiancée au jeune Drosselmayer, à la condition que le mariage ne se ferait que dans un an.

Au bout d'un an, le fiancé revint chercher sa femme dans une petite voiture de nacre incrustée d'or et d'argent, traînée par des chevaux qui n'étaient pas plus gros que des moutons, et qui valaient un prix inestimable, vu qu'ils n'a-



vaient pas leurs pareils dans le monde, et il l'emmena dans le palais des Massepains où ils furent mariés par le chapelain du château, et où vingt-deux mille petites figures, toutes couvertes de perles, de diamants et de pierreries éblouissantes, dansèrent à sa noce. Si bien qu'à l'heure qu'il est, Marie est

encore reine du beau royaume où l'on aperçoit partout de brillantes forêts de Noël, des fleuves d'orangeade, d'orgeat et d'essence de roses, des palais diaphanes en sucre plus fin que la neige et plus transparent que la glace ; enfin toutes sortes de choses magnifiques et miraculeuses, pourvu qu'on ait d'assez bons yeux pour les voir.



TABLE DES CHAPITRES.

Paris. — Typographie SCHNEIDER ET LANGRAND, rue d'Erfurth, 1.

PUBLICATIONS DE J. HETZEL.

LE NOUVEAU MAGASIN DES ENFANTS,

COLLECTION DE JOLIS VOLUMES IN-8° ANGLAIS,

à 3 francs; — relié et doré, 5 francs.

LE LIVRE DES PETITS ENFANTS,

ALPHABETS, EXERCICES, FABLES, MAXIMES, ETC.

1 vol. orné de 90 vignettes par Gérard Séguin, Meissonier, etc.

NOUVELLES ET SEULES

VÉRITABLES AVENTURES DE TOM POUCE,

PAR P.-J. STAHL.

1 joli volume illustré par Bertall, 150 vignettes.

LA BOUILLIE DE LA COMTESSE BERTHE,

PAR ALEXANDRE DUMAS.

1 joli volume, orné de 150 vignettes par Bertall.

TRÉSOR DES FÈVES ET FLEUR DES POIS,

PAR CHARLES NODIER.

1 volume orné de 100 vignettes par Tony Johannot.

HISTOIRE D'UN CASSE-NOISETTE,

PAR ALEXANDRE DUMAS.

2 jolis volumes ornés de 220 vignettes par Bertall.

LA MYTHOLOGIE DE LA JEUNESSE,

PAR L. BAUDET.

1 volume, vignettes par Gérard Séguin.

LE LIVRE DES ENFANTS,

CONTES DES FÉES,

PAR PERRAULT, FÉNÉLON, DE CAYLUS; MESDAMES D'AULNAY, DE BEAUMONT, ETC., ETC.

6 jolis volumes ornés de 500 vignettes, cartonnés, 10 fr.

EN PRÉPARATION. — LIVRAISONS A 15 CENTIMES.

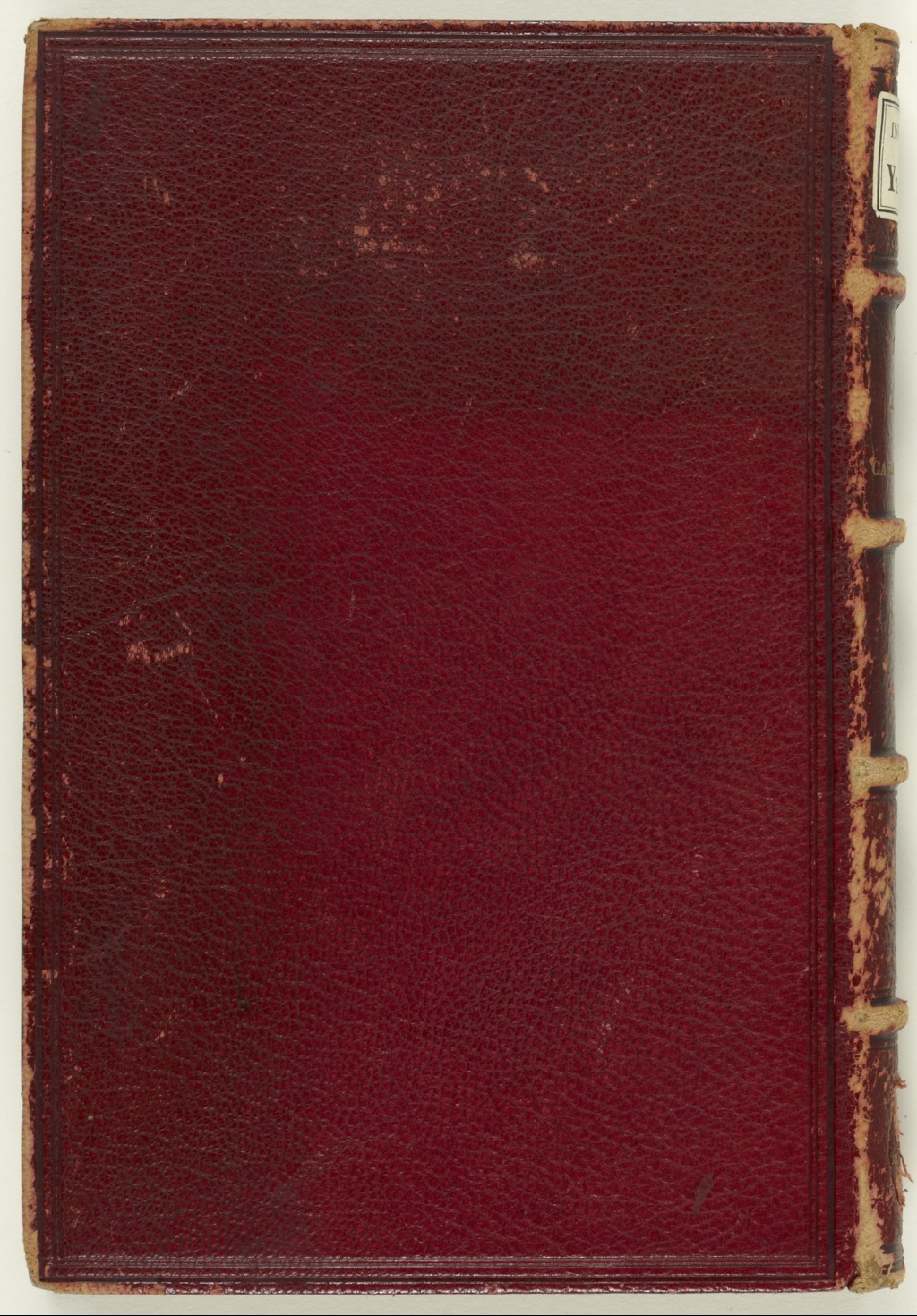
Les Collégiens, par ALPHONSE KARR, vignettes par BERTALL. — Un vol. in-8° anglais.

Paris à Table, par EUGÈNE BRIFFAULT, vignettes par BERTALL. — Un vol. in-8° anglais.

Imprimerie SCHNEIDER et LANGRAND, rue d'Erfurth, 1.







DUMAS

HISTOIRE
D'UN
CASSE-NOISETTE

I-2

P. 1845

